



LIGNES DE FUITE



AU LECTEUR

Ô toi qui nous as lu fidèlement toute l'année,

Qui nous as supporté tous les mois sur ton campus universitaire pour la vente du journal,

Qui as enduré tous nos bavardages lors des soirées de lancement, l'œil torve, fatigué de ta journée, et à moitié, pour ne pas dire entièrement, alcoolisé,

Qui es venu à tous nos événements, expositions, lectures ou harangues, qu'il pleuve, vente ou grêle,

Que tu sois un saint, un amoureux des lettres et du savoir, un curieux, un ancien, un rédacteur, un illustrateur, un passionné, un opportuniste ou un désespéré,

Nous te dédions ce dernier numéro de l'année pour que tu puisses en profiter sous un soleil de plomb, à l'ombre d'un grand arbre ou dans le calme de ta chambre, avant de retrouver *La Gazelle* pour de nouvelles aventures en septembre !

Ce numéro « Lignes de fuite », expression géométrique et picturale, réfléchit aux possibles et aux fins, aux espoirs, aux désillusions, aux choix, aux résolutions. Au plus proche de l'expression, il interroge la définition picturale de « perspective », art, technique ou encore manière de voir (« Divergence d'opinions sur la

convergence des lignes » p.12), il montre des personnages (« Anton Hofmiller, fallait-il fuir ou rester » p.13, « Antoine Doinel : figure de la fuite toujours recommencée » p.8), et des personnes (« Alexandre Zinoviev, la liberté du renégat » p.7) en fuite réelle, spirituelle, fantasmée. Il s'amuse à retourner l'expression dans tous les sens (« Petit casse-tête absurde » p.2) et à la traiter de façon métaphorique (« Une échappatoire sans réelle sortie » p.3), il propose des grilles de lecture pour penser le monde (« Pour une esthétique de notre temps » p.9), il analyse des enjeux mondiaux, économiques, environnementaux, sociaux, soulevant nombre de

problématiques et réfléchissant à de possibles résolutions (« La Province d'Idlib peut-elle espérer une possible résolution ? » p.10, « Saura-t-on se saisir de la décroissance ? » p.4), pour finir avec de nouveaux horizons, en fiction, avec une course de régates (p. 15).

Chiromancie, mise en récit, destin, sens donné au monde, définition, connaissance, philosophie, métaphysique... *La Gazelle* prend à bras le corps les lignes de fuites pour finalement les emprunter, et dire à son fidèle lecteur, à l'année prochaine !

BONILIA WILLIAMS

SOMMAIRE

PETIT CASSE-TÊTE ABSURDE
D'ABSTRACTIONS MORTIFÈRES
page 2

SOCIÉTÉ

UNE ÉCHAPPATOIRE SANS RÉELLE SORTIE
page 3

DÉLOGER LE CONFINEMENT
page 4

ÉCONOMIE

SAURA-T-ON SE SAISIR DE LA DÉCROISSANCE ?
page 4

QUEL INDICATEUR POUR UNE ÉCONOMIE RESPONSABLE ?
page 5

IS CORONAVIRUS REWRITING THE ECONOMICS TEXTBOOK ?
page 6

POLITIQUE

FUIR LE MONDE, RENONCER À LE COMPRENDRE
page 7

ALEXANDRE ZINOVIEV : LA LIBERTÉ DU RENÉGAT
page 7

ANTOINE DOINEL :
FIGURE DE LA FUITE TOUJOURS RECOMMENCÉE
page 8

POUR UNE ESTHÉTIQUE DE NOTRE TEMPS
page 9

DIPLOMATIE

LA PROVINCE D'IDLIB PEUT-ELLE ESPÉRER
UNE POSSIBLE RÉOLUTION ?
page 10

PERSPECTIVES SUR LE CAUCASE-NORD
page 11

CULTURE

LA VIE DÉMATÉRIELLE
page 12

DIVERGENCE D'OPINION SUR LA CONVERGENCE DES LIGNES
page 12

FALLAIT-IL FUIR OU RESTER ?
page 13

DE NOTRE TENDANCE À LA CHIROMANCIE
page 14

FICTION

PROLONGER LE CADRE
page 15

CHRONIQUE

CADASTRE À CADAVRE
page 16

PETIT CASSE-TÊTE ABSURDE D'ABSTRACTIONS MORTIFÈRES

Avez-vous déjà essayé par jeu intellectuel, plaisir ou masochisme de décortiquer sans dessus dessous cette expression sans queue ni tête ? Essayons pour voir.

BONILIA WILLIAMS

Génitif objectif et génitif subjectif :

Sujet : Mme Fuite/objet : les lignes/ objet qui se croit le sujet, marionnette de la Fuite sur les lignes : l'humain.

Les lignes appartiendraient à Mme Fuite ou déesse Fuite selon vos préférences. Les lignes seraient alors la propriété de Mme Fuite. Si Mme Fuite tient entre ses mains les lignes, cela signifierait que chaque ligne droite, chemin, route, courbe est fuite. On connaît nombre de métaphores qui associent la vie, cette autoroute des émotions remplie d'embûches, au chemin, à la route, au sentier, vous en conviendrez. Alors donc si la vie est ce chemin et que le chemin comme ligne appartient à Mme Fuite, en toute logique cela signifierait que la vie est une fuite. Ajoutons l'humain sur ces lignes appartenant à la fuite. En toute logique, puisqu'il est sur les lignes, il est à son tour entre les mains de Mme Fuite. En résumé : l'humain passerait sa vie à fuir. Mais à fuir quoi ? Dans les mains de Mme Fuite, il ne fuit rien ou plutôt tout : son état est de fuir de façon absurde. « Il fuit » équivaut à « il est ». Ajoutons de ce point de vue que le verbe « être » à la troisième personne du singulier en latin et le participe passé du verbe « fuir » en ancien français donnent la même chose : « fuit » il fuit, qui a donné naissance au substantif « fuite » qui ne vient pas, comme on pourrait le croire, de « fuga » qui elle a donné « fuie », laquelle est une volière, un petit édifice pour enfermer des pigeons. Pas si éloigné de ce qu'on est en train de raconter finalement puisque l'humain fuit dans les mains de la Fuite, prisonnier dans ses mains comme le pigeon dans la fuie, volant en tous sens pour aller nulle part et partout à la fois. En conclusion : nous sommes, nous humains, des pigeons ; une fois de plus, les dindons de la farce.

Sujet : l'humain soupe aux choux/ Objet : lignes/Objet' : fuite

Sortons des mains de Mme Fuite et considérons que la fuite est inhérente au mouvement des lignes. Sur les lignes qui fuient, l'humain est posé là. Il fuit sans le savoir certes, mais notre humain oublieux fuit, (oui, oui, je vous assure !) bien qu'il pense agir et aller au-devant de son destin en lisant les lignes qu'il a sur la main. Vraisemblablement si tant est qu'il soit doué de raison et que ses réflexes primaires fonctionnent, on peut lui octroyer le fait qu'il fuit quelque chose (la fuite n'étant plus son état mais une action) qui représente un danger, une menace. Ce quelque chose serait logiquement à la fin de la ligne ou à son début si on prend la ligne dans les deux sens et en sens inverse, quelque chose devant lui ou derrière lui. Alors que fuit-il en courant sur ses lignes de fuite ? Qu'est-ce que ce point ? Supposément, celui qui termine la ligne. Après ce point, plus de ligne. Ce point, vous l'aurez deviné, pourrait s'apparenter à la mort. Divertissement pascalien. L'humain passe sa vie à fuir le salut de son âme, le dernier point qui compose la ligne, la mort.

« Le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre » (Pascal)

L'humain passerait donc sa vie à fuir (lignes) sa propre mort (point) ? Triste réalité quand on s'aperçoit qu'est véritablement homme celui qui accepte de mettre sa vie dans la balance selon la parabole hégélienne du maître et de l'esclave. Des générations d'esclaves nous sommes, humains à moitié et en souvenir, tenant plus à la fragilité de la ligne et s'accrochant à sa fuite plutôt qu'à son salut. Alors gras et ronronnant, on se conforte - comme des cochons à l'auge - dans la rectitude de la ligne bien régulière plutôt que dans sa courbure. Mais reste à savoir comment l'on fuit la mort ! Fuir la mort sur la ligne du temps, cela voudrait-il dire courir perpétuellement dans l'autre sens pour rester

éternellement jeune ? Auquel cas la mort active resterait à nos trousses ? Que nenni !

L'humain fuyant sa mort se met en chasse derrière elle ! Celui qui chasse n'est pas chassé ! Il avance donc, en rage, sur la ligne du temps.

Ainsi la fuite est-elle aussi fondamentalement une chasse. On rejoue inlassablement la chasse du point qui termine la ligne sans avoir le courage de l'affronter au quotidien dans le calme d'une chambre. C'est cohérent : le terme « fuite » est un terme de vénerie qui signifie les voies d'un cerf qui fuit, la distance d'un élan à un autre (d'une gazelle ?), en fauconnerie, l'écart d'un oiseau à un autre. Simulacre de la mort dont on se transforme en chasseur. La mort mise en fuite par des humains à moitié ! C'est cocasse. Mais encore une fois, la lâcheté faisant loi, on joue ce simulacre de mort, une fois de plus à moitié : « on préfère la chasse à la prise » (Pascal), évidemment, mettons la mort en fuite et ne la prenons pas ! Ce serait bête de courir la mort et de la posséder, on en mourrait sur le coup ! Alors donc continuons de courir sur les lignes appartenant à la Fuite ou sur la fuite appartenant aux lignes. Autrement dit, continuons de faire de notre existence une gigantesque farce, fuyons, fuyons à tout rompre sans savoir quoi précisément ! La mort c'est pour les autres. Et certainement pas pour soi. Car de soi, parlons-en ! Et parlons-en gaiement. Si l'on poursuit, tout en la fuyant, la mort, armés de fourches et de couteaux de cuisine, c'est là aussi un divertissement comme un autre. Allons bon ! Mais de quoi nous divertit donc cette chasse à la mort ? Qui y a-t-il de plus effrayant encore que la mort elle-même ? Mais soi-même mes bons amis, soi-même, bien sûr. Ces regrets, ces remords, cette culpabilité, ces fautes que vous avez commises et que vous ne saurez assumer. Vous les maquillez, les camoufflez ces fautes, vous vous donnez des excuses incroyables pour continuer à vous regarder dans la glace. Et en plus de tout ça vous coursez la mort sans en avoir l'air ! Alors là, c'est pittoresque, l'humain fuit la mort tout en la chassant pour finalement se fuir soi-même comme un dératé. Prisonnier de son corps, il se met en mouvement, sue, halète, le pauvre bougre, pour fuir les immondices ou les merveilles, allez savoir, qu'il a en son sein ! En résumé : le calme d'une chambre est plus terrible encore que la mort elle-même.

Sujet : Temps et Mort/objets : lignes, fuites, humain.

La fuite est intrinsèque aux lignes en ce qu'elle mène à quelque chose hors de leur champ. Les lignes mènent à un point ouvert vers l'extérieur. La fuite n'est plus dans les lignes ou plutôt les lignes ne sont plus entre les mains de la Fuite mais ces lignes mènent à la fuite, vers un point, une ouverture. La fuite est donc au bout de ces lignes et non plus ni à l'intérieur ni autour d'elles-mêmes. De droites lignes vers l'ouverture. Autrement dit, ces lignes n'appartiendraient pas en réalité à Mme Fuite : les lignes et la fuite avec elles, appartiendraient à une autre entité hors d'elles-mêmes devenant par-là objet d'un nouveau sujet : le Temps et avec lui la Mort. Le temps prend les jambes à son cou et fait fuir toutes choses : autre sens de la fuite incarnée au mieux par la fuite d'eau ou les fuites urinaires, selon votre préférence ! Ainsi donc s'écoulent les lignes passivement... La prose court vers la fin quand la poésie danse et joue avec les lignes, entre les lignes, pour faire danser la page.

En résumé, si nous tentons de mêler les différentes propositions : on fuirait quelque chose tout au long de la ligne (vie) vers lequel on se dirigerait (bout de la ligne = point = mort) immanquablement (longueur de la ligne = temps) qui nous dirigerait à son tour vers une ouverture (l'absence de ligne = l'absence de point = le blanc de la page = tout = Dieu ?) POINT. ✍

UNE ÉCHAPATOIRE SANS RÉELLE SORTIE

En France, 10 % des 26-34 ans ont déjà testé la cocaïne. Un chiffre en augmentation depuis les années 90. Témoignages de jeunes Français de classe moyenne ayant traversé les turbulences d'un épisode de consommation régulière.

ALEXIS LE MONNIER

Malgré la démocratisation de son usage, le chlorhydrate de cocaïne a toujours mauvaise réputation. Selon l'Office Français des Drogues et des Toxicomanies (OFDT), en 2018 77% des Français considéraient la cocaïne comme dangereuse dès la première prise. Ce qui se rapproche plus de la perception de l'héroïne (84%) que de celle du cannabis (48%). Iris* témoigne : « Je pensais que, d'un ça allait me faire super mal au nez, mais en fait pas du tout. De deux que j'allais être KO technique, pas du tout. Et de trois que j'allais vouloir en reprendre, que j'allais être cocaïnoman... Bon un peu, OK ! » La cocaïne, c'est comme tout. Si l'environnement devient propice, l'expérimentation devient tentante.

Sur l'année 2017, les seules saisies comptabilisées par l'office anti-stupéfiant de la police judiciaire française s'élevaient à 17,5 tonnes. Avec le trop-plein de production colombienne inondant l'Europe et l'ubérisation de la livraison de cocaïne, difficile pour un jeune Français de la classe moyenne de ne pas croiser la substance au détour d'un événement, d'un anniversaire... Ouverts d'esprits et pas trop malpolis, nos interlocuteurs ont fini par accepter l'une des nombreuses propositions. Léo était en pleine entreprise de séduction lorsqu'il a fait sa première fois, « elle avait pris, j'allais pas dire non ! »

La plupart des interviewés avaient déjà pris d'autres drogues avant. La cocaïne est vue « juste » comme un produit stimulant, « c'est très insidieux parce que quand tu commences à en prendre, t'as que le bénéf ! » confie Selma. Pas de « perche » interminable, pas d'hallucinations, pas de perte de contrôle, pas de redescende... Le seul problème selon Pierre ? « T'as toujours envie d'en prendre plus, [...] ça te fait devenir un animal. » Iris ajoute que « l'agressivité est quand même bien déculpée... »

« Surpuissance ». Le mot est fort mais unanime. « Un peu comme quand tu vois le film *Limitless*. Tu te sens hyper puissant, hyper rapide, ton cerveau marche hyper vite..., énumère Jean, en fait t'es toi, mais en mieux. » La cocaïne libère assez de sérotonine pour donner confiance à n'importe qui. « Anesthésiant ». Selma note. « T'oublies que t'es con, t'oublies que c'est de la merde d'être en soirée comme ça, t'oublies que c'est de la merde de boire, que les gens sont superficiels... ». « Déni ». Les problèmes n'ont plus de valeur. Sous coke, Lucie parlait légèrement de choses qu'elle n'aurait même pas été capable d'évoquer avec ses proches.

La libération de noradrénaline, elle, augmente l'excitation, la capacité d'attention et la fraîcheur physique. « Les soirées ne s'arrêtent jamais », se souvient Lucie. Cette molécule atténue aussi l'effet sédatif ou désorientant d'autres drogues. « Une bouteille de 75 cl, si tu me mets un demi meuge [gramme, ndlr] à côté je peux la picoler sans problème », assure Pierre. Il raconte aussi avoir été sauvé par la cocaïne de son premier trip à l'acide qui était trop intense. « Une trace de C et puis là, OK, t'oublies tout et c'est reparti ! C'est la petite botte secrète. »

La découverte de la cocaïne, c'est aussi l'introduction à des soirées que Léo qualifie de « quasi-mondaines ». Selma avait l'impression d'y « être vue et comprise. [...] Je m'habillais super bien, j'en prenais, je parlais avec pleins de gens. » Iris avoue aimer ça : « J'aime bien "faire la fame" [...] il y a une sorte de microcosme dans lequel t'évoles. » Il res-



sort aussi de l'étude de l'OFDT que 82% des Français estiment que les consommateurs de cocaïne sont dangereux pour leur entourage (84% pour l'héroïne, 50% pour le cannabis). Alors pour éviter de se sentir jugés, les coks tracent en meute. « Tu te sens bien en communauté avec des gens qui en prennent beaucoup, Lucie se surprend, j'ai l'impression d'en parler comme une secte... Mais c'est un peu ça. »

Si Iris qualifie ces relations « d'intimité complètement superficielle », elle n'en est pas moins attachée à ces liens. « C'est des gens que je vois plus comme ma propre famille [...], je les vois tous les week-ends, je suis déjà allée chez eux, ils sont déjà allés chez moi, ils m'ont déjà tenu les cheveux pour vomir... » Il est aussi fréquent de consommer en binôme. Selma en a eu plusieurs dont « une amitié qui a été construite que sur ça. Avec elle, on a vraiment fait le pire. On en a pris tous les jours de la semaine, qu'on travaille, qu'on travaille pas. On était toutes les deux, pour des soirées de 20 h à 8 h du matin à taper de la C et à rappeler le gars 100 fois. » Ça rapproche !

La peur du jugement par les non-initiés amène aussi les amateurs de poudre à vivre cachés pour vivre heureux. Et libres, car il faut le rappeler, environ 60 000 condamnations pour usage de stupéfiants sont prononcées chaque année (ministère de la Justice), sachant que les juges sont moins cléments dans le cas des drogues « dures » - allez savoir comment le critère de rigidité est estimé. Alors dans certains événements de musique électronique à sécurité renforcée, c'est « dans des chiottes [...], t'es avec ton portable, ta carte, t'as pas forcément de paille, t'as un billet, t'es

tout seul, faut que tu fasses vite... », pour Iris, ce sont des conditions « très néfastes pour la prise. »

De manière plus générale, Pierre dit s'isoler en soirée pour éviter de se faire parasiter. Il faut dire qu'avec un prix montant à 50€ le demi-gramme (très facilement consommé en une soirée) « ça coûte une fortune ! » souligne Lucie. D'autres cherchent juste à dissimuler le secret d'une telle endurance, à la manière d'un coureur cycliste dopé.

Petit à petit, les étapes se rapprochent. Jean a senti l'accélération à l'arrivée dans la capitale. « Les grosses occasions, c'étaient les grosses soirées, les gros trucs comme ça. Sauf qu'arrivé à Paris ça peut être ça tous les week-ends. » « Des fois l'occasion, c'est juste d'avoir un copain qui est chaud », concède Pierre. Comme Selma, Lucie est sortie avec un cocaïnoman, « ça s'est transformé en quelque chose de quotidien, genre tu prends ton café [...] Peu importe d'aller dans un bar ou dans des boîtes j'avais envie de me poser, à n'importe quelle heure, et de prendre de la coke avec des gens. » L'addiction est situationnelle, et comme toutes les situations deviennent propices, l'addiction finit par être permanente.

Et si, par malheur, une soirée typiquement cocaïnée se trouve dépourvue de blanche, vient alors ce que les spécialistes appellent le « craving ». Jean et Pierre appellent ça la « déter' coke ». Cette pulsion irrésistible à consommer qui ralentit les journées, passées à planifier des nuits foudroyantes. Lucie se souvient d'une soirée où le dealer « était

arrivé super tard, on s'est tous engueulés à se hurler dessus. Le mec arrive, on prend tous une trace, et là, tout va bien. » Iris reste pragmatique : « Quand t'es une fille et que tu demandes, généralement, on t'en donne. » Et quand la chance ne sourit pas ? « T'arrives pas à kiffer le moment présent », se rappelle Selma.

Vient la descente qui, contrairement à celle du cycliste, est plus rude que la montée. Quand l'effet de la cocaïne s'estompe, « t'as tout l'alcool qui te tombe dans la gueule. » Jean a vécu ses pires lendemains, « j'ai jamais été autant dans le mal. » Après 4 mois à forcer sur ses narines, Selma a senti retomber le poids de la réalité, « même quand t'es sous coke t'arrives plus à oublier, c'est là que tu te rends compte que c'est juste comme un filtre Insta' [...] Quand tu rentres chez toi tu commences à culpabiliser sur tout ce que t'as dit, sur tout ce que t'as fait [...], ça m'est déjà arrivé pleins de fois de prendre ma coke et de la jeter aux toilettes. »

Suivent alors la fatigue mentale et physique. En 2017, l'OFDT recense 9 500 prises en charge dans les hôpitaux classiques ou psychiatriques pour des troubles mentaux et comportementaux liés à la cocaïne, presque le double de 2013. L'exemple de Lucie est édifiant : « Tu bouffes très peu, juste pour survivre [...], j'avais dû perdre bien 5,6 kilos [...] Je commençais à vomir du sang tellement ma gorge et mon nez étaient tout irrités, c'est terrible. T'as les pires moments de ta vie qui te tournent dans la tête en descente parce que t'arrives pas à dormir. Et du coup j'ai commencé à faire carrément une dépression [...] C'est à ce moment-là que ça s'est un peu déclenché, la fuite. »

La fuite. Meilleur moyen de ne pas céder à l'addiction contextuelle. « J'ai réduit vraiment les soirées [...], quand j'en faisais, j'en prenais », Jean a pu respirer financièrement. Car, alcool compris, c'était « des soirées à 100-150€. Facile. » Selma a dû s'éloigner de son binôme, « des fois elle me disait juste "viens, on se voit ce soir", je commençais déjà à avoir mal au ventre [...] Elle allait m'en proposer et mon cerveau, il allait pas pouvoir dire non. » Lucie, encore, témoigne : « J'ai mis plusieurs mois quand même à me sortir de ça [...] Quand j'ai arrêté et que je me suis barrée chez mes parents, j'ai recommencé à dessiner. Ça m'a fait du bien de ouf ! » Reprendre une passion, déménager, arrêter les murges... « C'est une question d'habitudes, et de personnes », assure Pierre. Pour Léo c'est plus intime : « si t'arrives à savoir pour quelles raisons profondes tu consommes de la drogue, alors tu peux réussir à arrêter. »

En 2016, 75 personnes sont mortes des suites de consommation de cocaïne seule ou en association. Pour ceux qui en sont revenus, il s'agit de réapprendre. Lucie se « sent ultra bien » et a retrouvé ses « vrais potes [...] J'avais l'impression d'être différente d'avant et que du coup ils allaient pas vraiment comprendre, mais en réalité si. » Léo se retrouve parfois à devoir quitter des soirées en plein milieu, incapable de profiter pleinement. Mais il n'a plus cette impression passagère de ne pas se reconnaître. Ils en ressortent aussi en s'étant prouvé des choses. Leurs corps sont théoriquement aptes à tenir toute une nuit, à ingérer une bonne dose d'alcool et Selma est maintenant capable de « faire étalage de [s]es connaissances et de [s]on ego surdimensionné ». Sans franchir la ligne blanche. ✍

*Les prénoms ont été changés, bien évidemment.

DÉLOGER LE CONFINEMENT : UNE URBANISTIQUE DU POSSIBLE

En plein confinement, la ville désertée par ses habituels occupants offre au regard une expérience singulière. Celle de la contemplation des possibles urbains.

ACHILLE JADE

Les rues se dégagent. Les personnes qui s'y trouvent ne sont plus des numéros indéchiffrables qui passent mais de rares figures qui accrochent le regard. Les rues sont vides et le confinement fait le beurre de l'horizon. Les façades sont écartées, les asphaltes élargis, le regard ne se porte plus sur les choses mais sur un ciel à l'horizon dégagé de ses oiseaux terrestres qui l'obscurcissent sans cesse. En somme, le regard augmente puisque plus rien ne se passe, puisque l'immobile du désert urbain empêche sa fuite. Il se lève et monte en étage. La chambre de bonne n'est que le dernier enfermement avant sa complète libération.

Le confinement que nous vivons excentre le regard et dévoile un urbanisme chaotique, traversé de ses lignes de fuite. La hauteur permet tous les constats et c'est dans l'évidence d'une architecture urbaine que se développe la plus profonde aversion. Les boulevards haussmanniens apparaissent, ils étendent leurs voies comme des perspectives allant se perdre dans un point

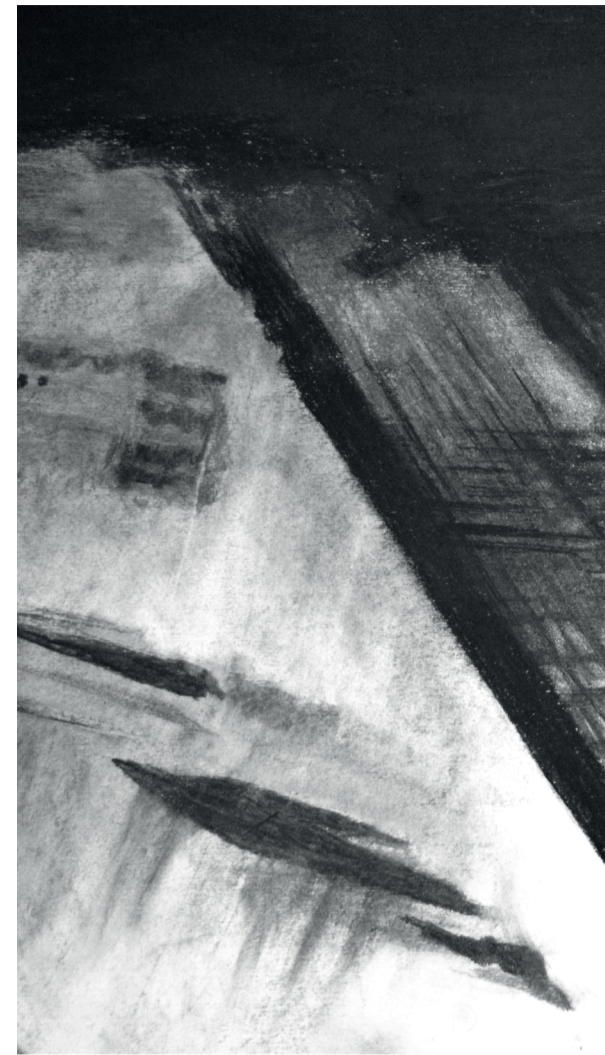
de statue, d'arc de triomphe. Mais dans cet apparent vide de la ville, dans cet ordre trompeur, se révèlent les structures d'un urbanisme pensé pour maintenir le chaos et en anesthésier la révélation.

« QUELLE SERAIT LA NATURE DE CET URBANISME POSSIBLE ? IL COMMENCERAIT PAR PENSER L'HABITATION ET NON PLUS LE LOGEMENT »

Ces nouvelles lignes de fuite dégagées dans l'horizon du ciel tranchent avec les perspectives caduques des boulevards, des villes, capharnaüms qui semblent produits par la main invisible d'un urbanisme ayant oublié son pouvoir de réalisation. Cette actualité confinée pourrait soulever la question d'un autre urbanisme au sein duquel

l'on pourrait retrouver de véritables perspectives ; des lieux de ralliement pour imaginer le possible.

Quelle serait la nature de cet urbanisme possible ? Il commencerait par penser l'habitation et non plus le logement, comme l'a proposé Heidegger dans *Bâtir Habiter Penser* répondant à l'urgence de la crise du logement de l'après-guerre en Allemagne. Dans ce texte, le philosophe allemand critique l'urgence qui empêche de penser « l'habiter » avant de créer des habitats. Ne sachant pas comment l'on veut vivre au sein des habitats, on construit des logements qui ne sont que des abris protégeant la vie biologique des individus sans leur permettre d'y réaliser pleinement leur être. Dans l'urgence d'une situation, on produit des logements qui maintiennent dans l'urgence à vie, leur conception ne permettant rien de plus que la survie. Que nous propose alors Heidegger ? De penser l'habiter comme un lieu intrinsèquement ancré dans un espace, dans une relation avec son environnement. Les propriétés privées monadiques raccordées



entre-elles par des ponts impersonnels et impensés ne dessinent pas les contours d'une vie souhaitable ; les chambres minuscules frappées d'indigence face aux grands appartements introduisent une inégalité bouleversante qui participe à un désordre. Désordre alimenté par l'absence

SAURA-T-ON SE SAISIR DE LA DÉCROISSANCE ?

Chute de la pollution atmosphérique, cours de l'action Zoom supérieur à celui des compagnies aériennes, restriction des exportations, autoroutes désertes et industries à l'arrêt... La crise du Covid-19 sonne-t-elle vraiment la fin de notre modèle économique ?

GAËTAN DU PELOUX

Les fleurs éclosent et on entend à nouveau les oiseaux, c'est le retour des beaux jours. Le printemps de la décroissance est-il aussi en train d'advenir ? Le monde ne sera-t-il vraiment plus jamais le même ? « Nous sommes en guerre », a averti notre président. Le ministre de l'Économie a quant à lui déclaré que « nous voyons bien combien il est important de réfléchir à une meilleure organisation des chaînes de valeur et à une relocalisation d'un certain nombre d'activité ». Ne sommes-nous donc pas plutôt à l'aube d'une économie de guerre provisoire qui fera repartir de plus belle l'activité économique et son lot de conséquences environnementales ? La mesure annoncée de relocalisation de certaines industries en France implique ainsi par exemple de ramener à domicile des émissions de CO₂. La mesure reste donc fortement à débattre.

Soyons perspicace, la décroissance est encore loin d'être au pouvoir et la démultiplication des vœux pieux à son sujet sur les réseaux sociaux n'est pas suffisante pour la mettre en marche. Il y a donc malheureusement fort à parier que ce ne seront pas les partisans de celle-ci qui pourront avoir le plus grand impact pour trouver des solutions de sortie de crise.

Les différentes théories de la décroissance se fondent sur un changement systématique radical, et rien ne semble indiquer actuellement qu'il soit réellement enclenché. La crise actuelle ne semble pas encore sonner la fin du système capitaliste, mais au contraire sa formidable capacité d'adaptation en des temps difficiles. C'est auprès des marchés que les États se surendentent, avec l'aide des banques centrales, et ce n'est certainement pas pour mettre en place un nouveau collectivisme, mais au contraire, pour voler au secours d'entreprises privées devenues *too big to fail* aux yeux de la société, comme ce fut déjà le cas pour la plupart des banques en 2008.

Une récession dramatique, encouragée par une crise de la dette souveraine à venir par exemple, ne se traduira pas par un retour à la terre, mais au contraire par une explosion de la consommation de produits bon marché, ainsi que par une incitation à se rapprocher davantage des grandes villes afin de retrouver du travail. Le contrôle des flux de capitaux pourrait passer à la trappe, car les États voudront au contraire attirer le plus possible les investissements étrangers. En outre, aucune relance keynésienne ne pourra se faire sans hausse d'impôts. Un nouveau monde semble donc loin de se dessiner.

Somme toute, la crise du coronavirus que nous vivons révèle un antagonisme en termes de réponses économiques. De fait, un oligopole de *start-ups* de la Silicon Valley soudainement passées de très riches à richissimes, malgré des pratiques très contestables en termes de protection des données individuelles, paraît maintenant être le plus efficace pour sauver la planète de la pollution liée aux transports en facilitant le télétravail. Pour le

moment, les données qu'elles génèrent sont devenues plus chères que le pétrole, tout comme leur capitalisation. À l'opposé de la décroissance, ces *start-ups* témoignent de la perpétuelle recherche de croissance par toujours plus de nouveaux moyens.

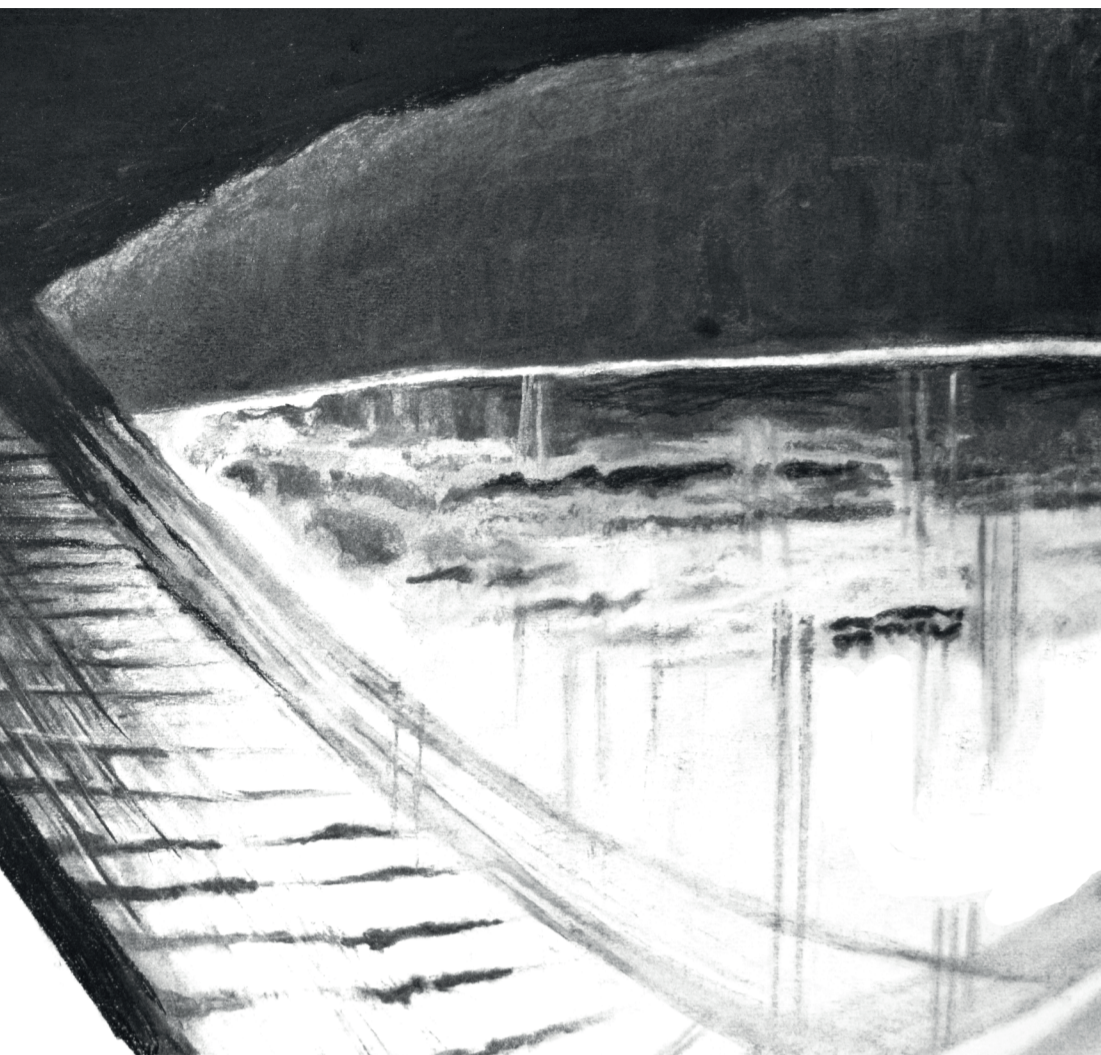
Les citoyens les plus nationalistes souhaiteront quant à eux qu'une fermeture des frontières soit mise en place, dans une forme d'économie de guerre totale où règnerait en maître l'autarcie, sinon le protectionnisme. Ironie du sort, le débat sur la restriction des importations a dévié à l'inverse vers celle des exportations, en rappelant ainsi le jeu à somme nulle du mercantilisme et du protectionnisme dogmatiques. D'autres, plus modérés, voudront recentrer la nouvelle division internationale du travail, de l'Asie vers une Union européenne pour le moment privée des moyens financiers de ses ambitions politiques, et dont la solidarité économique, quand le temps est à l'orage, reste encore à construire.

Enfin, l'agglomérat composite des partisans de la décroissance en tous genres risque de se complaire dans la réjouissance auto-générée par les algorithmes obscurs de Facebook et Twitter, sans anticiper quelle sera l'étape d'après, au risque imminent de rater le coche une fois de plus.

-notre ligne de fuite s'arrête...



là où commencent celles des autres.



de considération pour l'environnement qui est entièrement façonné, arraisonné par une bétonisation et un étouffement du sol et de ses aspérités. On ne sait plus où l'on est : la seule échappée se trouve dans le ciel, quand elle est permise par l'absence de vis-à-vis.

Quelle est la nature de ce désordre urbain ? Est-il le fruit d'un processus historique inexplicable ou bien est-il un ordre voulu qui tourne en désordre vécu ? Dans *Sécurité, territoire, population et naissance de la biopolitique*, Michel Foucault s'attache à relier son

concept de biopouvoir à la conception des villes. Il y pose l'évolution d'une doctrine visant à discipliner des individus dans le cadre de villes nouvellement construites au XVIII^{ème} siècle sur le modèle martial du camp militaire. Une doctrine visant à la modification d'un donné urbain afin de mieux pouvoir gouverner les individus. Le sens de cette gouvernementalité s'inscrit dans une triple logique de circulation, de discipline et de capitalisme. La circulation va de pair avec le dégagement des villes, l'élargissement des voiries, la démolition des remparts. La ville s'étend ainsi, mais cette extension appelle des risques d'incursions extérieures et de perte de contrôle sur la population. C'est pourquoi la simple discipline individuelle exigée par un plan délimité est remplacée par une logique de biopouvoir, par une médecine sociale pour gouverner la vie des individus ; le nouvel urbanisme devient, au prétexte de l'hygiène (une ville moins ramassée sur elle-même diminue les risques de transferts de miasmes mortifères), une machine à contrôler par anticipation. Foucault explique encore que l'urbanisme s'attache à architecturer un espace en le malaxant pour les impératifs du commerce ; il y a une capitalisation de l'espace dans la mesure où les quartiers de commerce extérieur (comme les docks, les halles) sont étendus en vue d'y favoriser la circulation. Le dégagement de la ville renforce ainsi un contrôle qui remplace paradoxalement

l'absence de murailles. L'urbanisme s'avère être alors un outil pour établir une logique de contrôle d'un nouveau genre qui vise à inciter les gens à rester pour mieux les contrôler, en bref ne plus punir mais prévenir.

Les horizons se dégagent, ces fausses lignes de fuite des boulevards apparaissent comme des lignes barbelées et il n'est pas besoin là de lire Foucault ou Heidegger pour constater qu'il y a bien une crise du logement dans les quelques mètres carrés des chambres qui n'offrent rien de plus qu'un vis-à-vis douteux avec la même détresse que la chambre d'en face ; qu'il y a bien une crise, une urgence de l'habitat (et non plus du logement) qui nous était voilée par une logique de prévention et de contrôle ; qu'il y a bien une cacophonie désaxée dans l'urbanisme qui s'entache de gouvernementalité tueuse de changements. L'entassement des logements se fait dans la complaisance des boulevards, ceux-ci ne peuvent être que les axes qui découpent en leur rencontre monumentalement statuaire les horizons du possible.

Dès lors qu'ils sont vides, des lignes de possible s'y dégagent, l'horizon se réverbère sur un sol rendu disponible à son impression. Depuis ces logements, paradigmes de l'absence de dignité, qui tout en haut font étouffer leurs locataires, un appel d'air passe sur les pavés qui déjà, comme une invitation, se disloquent. ✎

QUEL INDICATEUR POUR UNE ÉCONOMIE RESPONSABLE ?

Les enjeux écologiques et climatiques sont une épine dans le pied de l'économie traditionnelle, qui se voit obligée de repenser sa définition de la valeur et ses indicateurs de richesse, sous peine de conduire l'Humanité dans le mur.

EMILIE JOUVE

Historiquement, les lignes de fuite économiques surviennent dans les moments de crise (1929 et 1973 notamment) qui ont favorisé l'émergence de paradigmes alternatifs à la théorie « dominante ». Mais les économistes semblent aujourd'hui tarder à prendre la véritable mesure des implications d'un autre type de crise : l'urgence climatique et écologique.

Les experts du GIEC sont pourtant formels : une hausse des températures moyennes supérieure à 1.5 ou 2 degrés d'ici la fin du siècle aura des conséquences climatiques catastrophiques, rendant la (sur)vie de l'Humanité, au mieux extrêmement difficile, au pire impossible. Or, n'en déplaise aux climato-sceptiques, c'est bien l'activité humaine qui est responsable de cette situation. Plus précisément, c'est le modèle de production et de consommation de masse qui caractérise les économies développées depuis la seconde moitié du XX^{ème} siècle qui est à remettre en cause. Mais, au lieu de lui tourner collectivement le dos, nous nous y accrochons. Pire : nous incitons le reste du monde à nous suivre dans cette voie. Et ce alors même que le problème est loin de se limiter à la question du réchauffement. En effet, si une

partie des ressources naturelles que nous mobilisons pour produire et consommer (donc polluer et jeter !) est en mesure de se régénérer d'elle-même, elle ne peut le faire aussi vite que nous l'utilisons. Une situation qui ne peut durer puisque, si l'on en croit l'ONG *Global Footprint Network* (qui mesure tous les trois ans la pression qu'exerce l'Homme sur la nature en calculant « l'empreinte écologique » de nos activités), « si chacun avait le même mode de vie qu'un Américain moyen, la population mondiale aurait besoin de cinq planètes bio-productives » (WWF). Et dans l'état actuel des choses, il nous en faudrait déjà deux. Or, comme le martèle le célèbre slogan de ceux qui manifestent pour l'environnement, « nous n'avons pas de Planète B ! ».

Pourquoi, alors, persister dans cette voie qui s'apparente à une tentative de suicide collectif ?

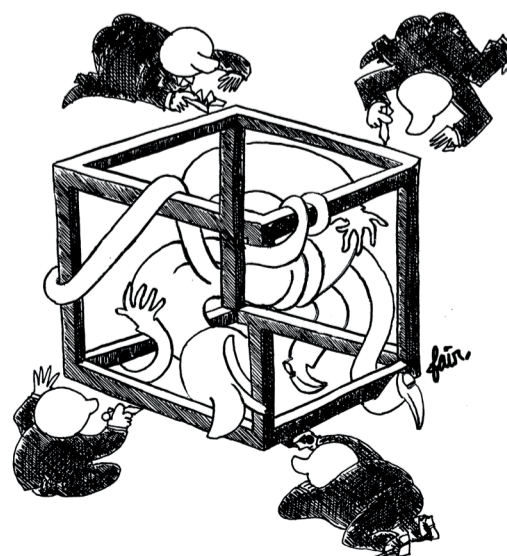
Il nous semble qu'une partie de la réponse se trouve du côté des économistes. Dès l'ouvrage fondateur d'Adam Smith (1776), ils se sont donnés pour objet d'étude privilégié la création (et accessoirement la répartition) de « richesse ». Soit. Mais, alors que la « richesse » d'une nation est fondamentalement irréductible à ses dimensions monétaires, ils tendent

à évaluer les performances d'une économie quasi-exclusivement à l'aune de son « Produit intérieur brut » (PIB). Si bien que c'est son évolution qui obnubile nos élites dirigeantes, au détriment des autres enjeux auxquels il nous faut faire face. Tout économiste sait pourtant bien qu'en aucun cas le PIB ne permet d'estimer le niveau de bien-être d'une population, pas plus que sa distribution et son évolution. Et, surtout, même lorsqu'un indicateur qui s'en inspire (« PIB vert ») tente de prendre en compte les dégâts environnementaux suscités par la production, ces derniers sont, d'après les scientifiques, systématiquement et largement sous-évalués au regard de leurs conséquences à long terme. Il reste donc incapable de prendre en compte de manière suffisante les enjeux environnementaux de soutenabilité réelle de la croissance que nous avons évoqués jusque-là.

À quand des politiques économiques orientées avant toute autre chose vers un objectif de garantie durable et équitable

de la « sécurité humaine » (James Boyce), plutôt que vers un objectif aveugle de croissance à tout prix ?

Pour que cela devienne véritablement envisageable, il faut que notre conception collective de ce qui fait notre richesse évolue, et donc que le « PIB » cesse d'être notre seule boussole. Car si, comme l'affirment Florence Jany-Catrice et Jean Gadrey (2016), « les indicateurs qui tiennent le haut du pavé médiatique et politique (...) reflètent les priorités d'une société », le moment est incontestablement venu de bousculer la hiérarchie actuelle. Les tentatives d'élaboration d'indicateurs alternatifs se sont multipliées ces dernières années. Nous nous permettrons toutefois de suggérer au lecteur de s'intéresser tout particulièrement à l'*Happy Planet Index* (HPI). Ce dernier a pour avantage de permettre, comme le PIB, des comparaisons internationales et intertemporelles. Il est par ailleurs synthétique tout en restant multidimensionnel, puisqu'il tient compte des niveaux moyens d'espérance de vie, d'inégalités de revenus, de bien-être exprimé, et surtout, d'empreinte écologique par habitant. Et le moins que l'on puisse dire est que les classements internationaux auxquels il permet de procéder bousculent les hiérarchies internationales usuelles. En effet, les très mauvais résultats des économies développées occidentales en termes d'empreinte écologique les tirent vers le bas, tandis que certains pays moins riches ont un classement tout à fait correct. Ainsi, en 2016 et depuis 2009, la première place est occupée par le Costa Rica (qui fait des efforts considérables sur les plans social et environnemental), tandis que la première puissance économique mondiale, avec un score plus de deux fois plus faible, est classée 108^{ème} sur 140. ✎



IS CORONAVIRUS REWRITING THE ECONOMICS TEXTBOOKS ?

The "helicopters" are flying high in many countries, ready to drop immense amounts of money to curb the economic impact of the pandemic, breaking the rules of mainstream economics.

A large chunk of these stimuli will go directly into the pockets of individuals.

Governments insist these measures are temporary. But will free money become the new normal?

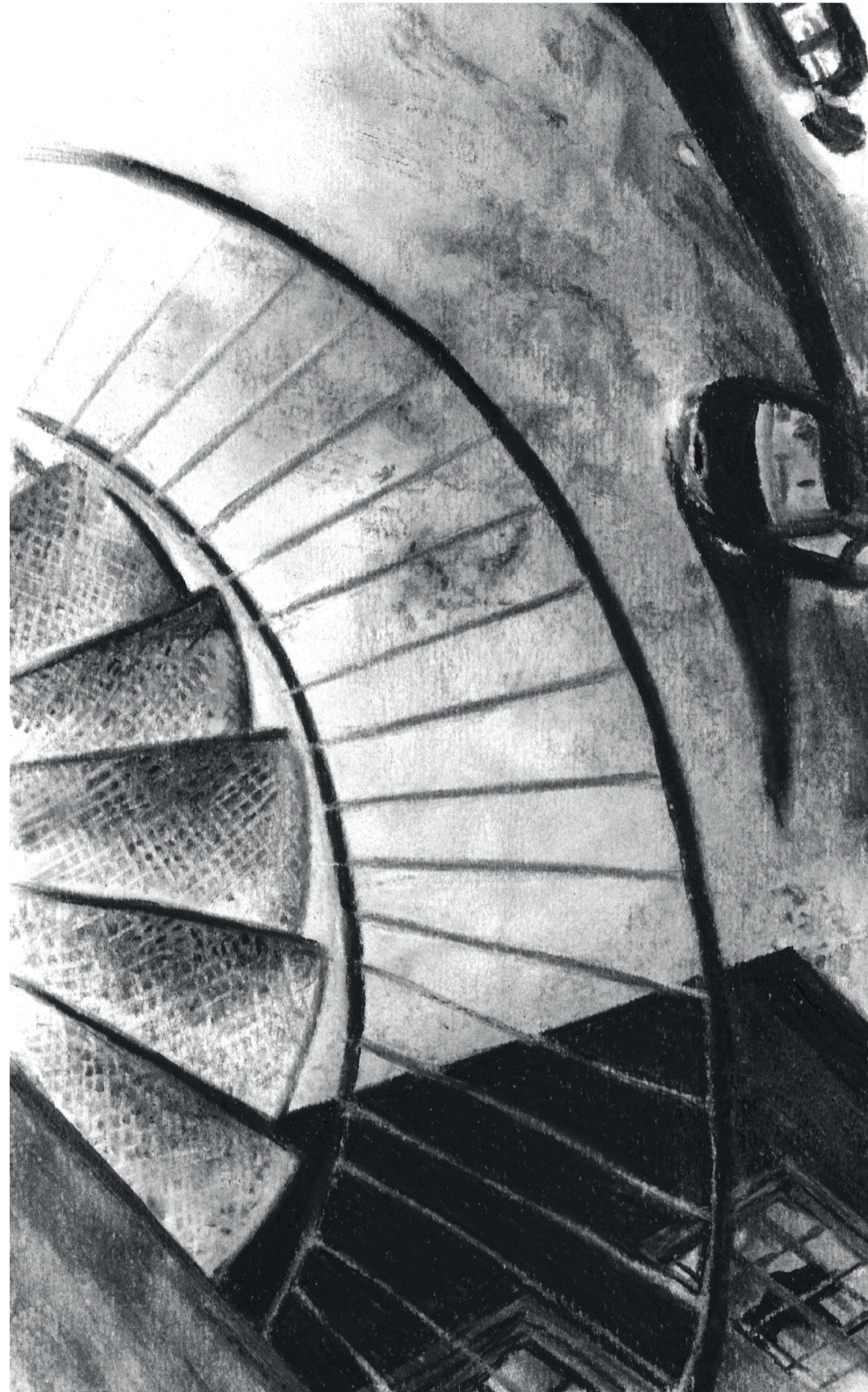
ROBERTO TANAKA

Printing an unlimited amount of money and distributing it to everyone without strings attached sounds very tempting, as it looks like the fast-track solution to end global poverty and inequality. Nevertheless, economics textbooks suggests that life is not that simple, and money drop can be harmful because it can cause hyperinflation. If everyone gets more money, they will spend more, but producers would respond by increasing the price dramatically. Therefore, in intuitive economic thinking, more creation of money equals higher prices. Likewise, the value of local currency devaluates. This theory is called the *quantity theory of money*.

Hyperinflation, which is an extremely rapid increase in general price, happened several times in history across different countries. In Zimbabwe, Robert Mugabe's government financed war with the Democratic Republic of Congo through money creation. Further, high inflation made tax collection more challenging, decreasing the volume of tax collection, accelerating the process of money creation (this is called the Oliveira-Tanzi effect). An egg costs 50 billion Zimbabwean dollars in 2008. For these reasons, fiscal discipline and the independence of the central bank are essential for economic stability.

The US government nonetheless announced last month a whopping \$2 trillion plan for economic relief from the coronavirus crisis. Similarly, Japan presented an unprecedented \$1 trillion stimulus plan, representing almost a fifth of its annual GDP. Given the fact that developed economies already have a large fiscal deficit, how to finance these stimulus plans? The answer is monetary expansion, which Milton Friedman dubbed the *helicopter money*. In this framework, central banks would engage in asset-buying programs with newly printed money, notably the government bonds injecting a massive amount of money into the economy through bond-funded government spending. The European Central Bank, for example, presented a 750-billion-euro bond-buying program last month. Monetary expansion has been an unacceptable view among economists in the 1970s who worried about hyperinflation because of the reasons mentioned above. It gained traction as the former US Federal Reserve chair, Ben Bernanke, explored the possibility of it, and the Bank of Japan experimented with bond-buying programs combined with negative interest rates.

These days, however, most economists agree that we need radical policies because the top priority is to save peoples' income and employment. Because demand is de-



clining dramatically due to the pandemic, paradoxically, money creation would not result in hyperinflation, at least in the short term. Preventive measures such as social isolation and lockdown are suspending non-essential commercial activities, hindering consumption. Besides, with shrinking budget constraints (reduced income), crisis-hit economic actors have no choice but to cut spending and buying. In countries in partial lockdown, restaurants and stores are observing a sharp fall in sales, leading to lower prices. In Japan, for example, restaurants are offering discounts to attract clients. Likewise, prices of commodities, such as petroleum and asparagus, are falling worldwide. Additional operational costs and production cuts can drive prices up, but Bloomberg chief economist David Rosenberg affirms that deflation would reign over inflation in the foreseeable future. Thus, a sporadic

phenomenon can occur, which is monetary expansion with deflation. In simple English, the coronavirus is creating a black hole in the amount of money in circulation, and the helicopters must take off.

« THESE POLICIES ARE UNPRECEDENTED IN MODERN TIMES. »

But how the stimuli, funded by large-scale bond-buying programs, would be used? In the United States, the flagship policy within the trillion-dollar stimulus is the direct cash transfer, aka basic income, of \$1,200 per individual with no child over 18 (phasing out at income of \$75,000 and stopping at \$99,000) with an additional \$500 for each child. Several countries around the world, including

Hong Kong and Japan, presented similar strategies. These policies are unprecedented in modern times.

The idea itself is not new, however. Thomas Moore first explored the concept of guaranteed income. Milton Friedman suggested a "negative tax" for those who are in need. Martin Luther King also suggested a similar idea. Universal basic income (UBI), or guaranteeing a minimum income for everyone, is now a hot topic in social sciences and was discussed as a possible solution to rising inequality caused by technological progress. This year, the idea gained traction in the United States as presidential hopeful Andrew Yang advocated for UBI, consisting of a check of \$1,000 for all US citizens above 18 with no strings attached. Yang argues that UBI is a morally fair and efficient solution to the automation of jobs, improving freedom of choices of individuals, and maximizes. However, economists have been skeptical of this radical idea. Two main issues are worth mentioning: moral hazard and sourcing. In other words, people receiving the transfer could become lazier, and UBI would need an unrealistic budget to finance. Besides, Finland launched a pilot program, yet the results were disappointing, according to experts.

In a time of unprecedented crisis, basic income suddenly became mainstream. Politicians and policymakers are now willing to give out money to people exceptionally. In the United States alone, there were 6.6 million weekly jobless claims (for the week ending on April 4). Millions of people across the globe, even in developed countries, cannot afford to buy food or for the next day or pay the rent for the next month. Since access to food and housing are human rights, these issues require an efficient support program. Basic income is, therefore, a pragmatic solution. Financed by monetary expansion, a minimum income could compensate for significant losses in revenue for millions of individuals.

Yet, the question of whether governments should implement these policies, in the long run, is still unclear as we don't even know how our way of life and society would evolve in the post-coronavirus world. But there is no doubt that the role of the state, vital for the post-pandemic reconstruction of the economy, would become much more decisive. Colossal stimuli and direct payments, which were taboo in orthodox economics, emerge as a response to this crisis, becoming a realistic option for policymaking. The coronavirus crisis, therefore, leaves some room for new economic thought, and it shall add new chapters to textbook economics to address new issues in the days to come. ✍

FUIR LE MONDE, RENONCER À LE COMPRENDRE

À contrepied des études universitaires sur-spécialisées,
la connaissance des choses du monde ne vaut que lorsqu'elle lui donne sens.

MARTIN BERNIER

Le regard perplexe de l'ange esquissé par Albrecht Dürer dans sa célèbre gravure *Melancholia I* nous avertissait sur le désespoir que suscite l'incapacité à saisir le monde qui nous entoure. Encerclé d'une multitude d'outils de mesure jonchant le sol, l'ange semble plongé dans une nostalgie de l'époque où, la loi divine ordonnant l'existence, il n'était point besoin de recourir aux artifices de la raison pour rendre notre destin intelligible. Analysé par Erwin Panofsky, ce sentiment d'impuissance à comprendre la complexité du monde ne semble pas avoir disparu les siècles passant. Faute de chercher à expliquer le monde, une partie de la recherche universitaire s'est désormais résignée à fragmenter le savoir et à sur-spécialiser les champs d'analyse de sorte à rendre toute interprétation globale impossible. Noyé dans l'empire de la nuance et de la distinction des sphères, le discours que l'Homme produit sur son existence en arrive à refléter l'état de l'humanité, réduite à un champ de *Particules élémentaires*.

Aujourd'hui, avoir une vocation de chercheur n'est plus nécessairement synonyme de curiosité insatiable ni de désir de compréhension métaphysique de l'existence, mais de capacité à restreindre son champ de découverte du monde à des poussières. C'est accepter de dissenter plusieurs années durant sur « La structure des phrases longues dans trois romans anglais », pour reprendre le sujet de thèse du personnage de David Lodge dans *The British Museum is Falling Down*. S'il ne faut pas virer à une stigmatisation de tout travail de recherche,

il convient de réfléchir sur les motivations préalables aux énièmes exégèses ou enquêtes scientifiques. Aspirer à produire de la connaissance devrait toujours constituer l'aboutissement d'une quête essentielle de compréhension du monde. Cette ambition n'est pas antinomique avec la spécialisation disciplinaire, mais cela ne doit pas se faire au détriment de la curiosité intellectuelle. Quoi de plus éblouissant, par exemple, que de voir le professeur au Collège de France Alain Supiot convoquer tour à tour la biologie moléculaire, l'histoire de l'art et la linguistique au service de ses analyses juridiques ? Cette capacité à jongler entre les savoirs est toutefois en péril aujourd'hui face à la dynamique de spécialisation accrue des formations universitaires et à l'éclatement des champs disciplinaires traditionnels.

Comme l'analysait justement Milan Kundera dans *L'insoutenable légèreté de l'être*, il y a toujours plus d'étudiants, il faut alors « qu'ils se trouvent des sujets de diplômes. Il y a un nombre infini de sujets car on peut dissenter sur tout ». La dynamique de spécialisation des diplômes et de déconstruction des savoirs disciplinaires est bien enclenchée. Aujourd'hui, sans même passer par une révolution scientifique bousculant les paradigmes, des chercheurs en sciences molles s'affranchissent des disciplines scientifiques pour leur préférer les « ... studies. » L'importation du jargon universitaire américain en France vient de commencer. On balaie alors les disciplines qui ont forgé l'histoire universitaire européenne au profit d'« études de... », cette formule devant suf-

fire à conférer une rigueur académique aux « liasses de papier noir » que produiront ces étudiants. Derrière cette spécialisation croissante des savoirs et la pluridisciplinarité revendiquée par ces nouveaux champs « transversaux » se cache en réalité un affaiblissement de la culture scientifique et des exigences académiques.

Alors que jadis la fuite du monde était synonyme de retraite spirituelle, la *fuga mundi* des moines consistant à s'astreindre à l'ascèse dans le désert à la recherche de Dieu, on assiste aujourd'hui à une inversion de la dynamique. On ne recherche plus à fuir le monde physiquement, mais à se réfugier dans un confort intérieur fait de dissertations inutiles et de préoccupations

intellectuelles futiles. Reprenant les mots de Rainer Maria Rilke, on peut légitimement s'insurger face à ceux qui, croyant rendre le monde intelligible en dissertant sur ses moindres détails, en anéantissent toute la beauté et la poésie : « Toutes les choses, vous me les tuez ». Alors, pour échapper à la destruction de notre imaginaire opérée par des scientifiques voulant se rendre « comme maîtres et possesseurs » de l'existence, fuyons temporairement leurs analyses pour leur préférer la littérature, seule capable de nous fournir des repères à travers ses récits. Loin de nous faire échapper du monde, elle résonne en nous et met l'univers en perspective, à la manière des lignes de fuite d'une aquarelle. ✎



ALEXANDRE ZINOVIEV, LA LIBERTÉ DU RENÉGAT

Face à un régime inattaquable, l'engagement peut prendre la forme d'un repli stratégique, dans son propre État souverain intérieur. C'est la leçon donnée par Alexandre Zinoviev.

THOMAS BRIGNOL

Dans ses *Réflexions sur les causes de la liberté* et de l'oppression sociale, Simone Weil écrivait que « la liberté véritable ne se définit pas par un rapport entre le désir et la satisfaction, mais par un rapport entre la pensée et l'action ; serait tout à fait libre l'homme dont toutes les actions procéderaient d'un jugement préalable concernant la fin qu'il se propose et l'enchaînement des moyens propres à amener cette fin. » C'est cette conception à laquelle peut se raccrocher la vie toute entière d'Alexandre Zinoviev, philosophe et écrivain soviétique connu pour son grand roman, *Les hauteurs béantes*. Rejetant radicalement le régime soviétique et ses dérives totalitaires, celui qui fut aviateur de l'Armée rouge lors de la Seconde Guerre mondiale fait le choix du repli sur son être, se livrant à un véritable exil intérieur pour survivre dans cette société qui l'a fait « renégat », ainsi qu'il se présente. C'est sur cette trajectoire

que Zinoviev revient dans les fabuleuses *Confessions d'un homme en trop*, publiées en 1990.

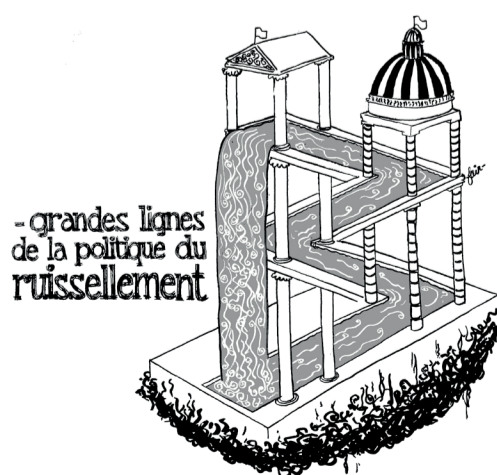
Dès sa jeunesse, Zinoviev se sait anti-stalinien : c'est d'abord un sentiment issu du constat de la pauvreté et de la répression auxquelles sont confrontés les Russes. Mais dès lors que cette conscience se cristallise politiquement dans une hostilité de principe au régime soviétique, le philosophe est conscient de sa difficulté à le faire tomber. Partant du principe que le « soviétisme » est indépassable dans l'immédiat, il refuse de se lancer à corps perdu dans une lutte frontale contre le communisme. C'est donc vers le repli sur son irréductible individualité, dicté par « un sentiment aigu de sa propre dignité », que Zinoviev se tourne pour résister à la souffrance inhérente au refus du monde soviétique. C'est dans la construction « de son propre État », de son « État

souverain » que se lance l'auteur : loin d'appeler à une quelconque désobéissance civile qui ne saurait échapper à la répression, il s'agit d'établir, en parallèle de la société commune, une autre société dont Zinoviev serait « le seul citoyen », gouvernée par des valeurs immuables et par des principes définitifs établis selon sa subjectivité.

Ne s'agit-il pas de déguiser une lâcheté qui consisterait à fuir ses responsabilités citoyennes au nom d'un repli dans l'individualisme égotique ? Au contraire, il semble que cet État souverain soit, dans le cas de Zinoviev, une condition de l'expression de sa critique. Il lui permet en effet d'acquérir une certaine indifférence indispensable à la l'engagement et aux risques qu'il comprend : « lancé dans cette voie, nul poste,

nulle richesse et nulle gloire ne pouvaient me satisfaire », écrit-il. Mais dans certaines conditions, l'État intérieur — bien qu'il ne soit pas alors nommé comme tel — permet paradoxalement de servir le bien commun. En mettant l'individu au service d'une éthique définie, ce mode d'existence peut valoriser l'engagement éclairé et résolu dans des causes communes. Ainsi en est-il du jeune Émile Sinclair dans *Demian*, roman d'Hermann Hesse publié en 1919. Ce n'est qu'à l'issue d'une douloureuse quête intérieure, après un long repli sur son être, que ce personnage peut donner un sens à la mort au devant de laquelle il doit se jeter en acceptant la guerre.

« Je me suis fait moi-même, conformément aux idéaux que j'avais élaborés » : le pari de Zinoviev semble finalement réussi. Sa fuite intérieure lui a donné le courage de garder sa liberté, jusqu'à prendre des positions qui lui valent un exil forcé. Depuis l'Allemagne, le philosophe reconnaît alors les secousses subies par son État intérieur, difficilement transposable à la vie en Occident. Il rappelle par là-même que c'est à chacun de se le forger, selon les caractéristiques de l'univers plus ou moins hostile qu'il habite. En dépit de ces perturbations, l'État souverain d'Alexandre Zinoviev l'aura accompagné toute sa vie et jusqu'à sa mort en 2006, survivant finalement à l'Union soviétique, tombée quinze ans plus tôt. ✎



ANTOINE DOINEL : FIGURE DE LA FUITE TOUJOURS RECOMMENCÉE

À travers cinq films réalisés entre 1959, et 1979, François Truffaut retrace la fuite du personnage d'Antoine Doinel, de femmes en femmes, de jobs en jobs, de rues en rues, d'âge en âge.

PAULINE CAMUS

« Vous avez emmené Monsieur Doinel chez le directeur ? Non Monsieur... Il s'est sauvé ! » Ce court échange synthétise à lui seul la dynamique qui conduit, dès ses débuts, le parcours du jeune Antoine. Il a filé, en dévalant les escaliers, retrouver la rue et son ami René. Il a sauvé, surtout, son petit bout de liberté, si délicieux à l'âge où l'on découvre pour la première fois la saveur des instants pour soi, de l'indépendance, de l'insolence, des choses de « grands ». Les réflexes, les gestes de gosse, mais aussi les airs graves et résolu, déjà adultes, sont puisés dans les souvenirs enfantins de Truffaut, et si justement ponctués des mimiques de Jean Pierre Léaud.

Après avoir fait *Les 400 coups*, et quitté la maison de redressement, Doinel s'essaye à *L'amour à vingt ans* avec Colette, et se contente de quelques *Baisers volés*, auprès de Christine. Quelques années plus tard, alors établi dans son *Domicile Conjugal*, il choisira finalement *L'amour en fuite*, dans les bras de Sabine. Serait-ce le portrait d'une génération que dresse Truffaut à travers ce personnage que l'on voit grandir, trébucher, hasarder, s'excuser, s'agacer, et fuir toujours ?

« ALTERNANCE ENTRE LIBERTÉ ET RÉCLUSION. C'EST PEUT-ÊTRE CE QUI DÉFINIT LE MIEUX L'EXISTENCE DILETTANTE DE DOINEL. »

Truffaut matérialise la fuite, le désir de fuite d'Antoine, en jouant avec les espaces, en créant des contrastes. À l'espace étriqué, sans intimité, de l'appartement parental sévère des *400 coups*, sorti en 1959, s'oppose le monde de la rue, anonyme et sans limites. Aux plans fixes du dîner familial succèdent les plans mobiles où la caméra suit la course d'Antoine et René dans Paris. La ville austère devient un formidable terrain de jeu pour crier, courir et chaparder, défier les règles ennuyeuses des adultes et leur mentir évidemment. L'école buissonnière laisse le temps de flâner au cinéma, où les enfants regardent, d'un œil distrait, l'écran qui offre une ouverture sur un monde tellement plus palpitant. Pourtant cette forme de marginalité ne peut être qu'un sursis. Après son arrestation pour le vol d'une machine à écrire, Antoine voit s'éloigner, depuis la fenêtre à barreaux du fourgon qui l'emène en maison d'éducation, le lieu de ses aventures : la rue. La maison de redressement aux allures militaires et ses vitres par lesquelles Antoine aperçoit son ami René venu lui rendre visite, sans



pouvoir lui parler, établissent, elles aussi un contraste avec la scène finale. Un long plan séquence suit l'évasion d'Antoine qui court avec l'énergie du désespoir, à travers les chemins de campagne, jusqu'à la mer. L'horizon est sa ligne de fuite.

On retrouve Antoine dans le deuxième opus, *L'amour à vingt ans*, sorti en 1962, à la fenêtre de son appartement d'angle qui dispose d'une large vue sur la place de Clichy. Le *travelling* avant met en valeur les perspectives qui s'échappent de chaque côté de l'immeuble : deux lignes de fuite nettes, qui convergent et orientent l'œil du spectateur vers le personnage, alors que la voix *off* raconte ses débuts d'indépendance. Sa fugue l'a donc mené à Paris. Sa liberté se déploie, puissante, dans cette chambre où désormais il vit seul.

Alternance entre liberté et réclusion. C'est peut-être ce qui définit le mieux l'existence dilettante de Doinel. Son très bref passage dans l'armée, au début de *Baisers volés*, sorti en 1968, est là pour lui rappeler son aversion pour les uniformes et pour les convocations chez le supérieur hiérarchique. Réformé au bout de quelques mois, il se voit refuser le certifi-

cat de bonne conduite pour « instabilité caractérielle ». Le sourire insolent, lui, n'a pas changé. À son retour à Paris, un plan d'ensemble, en contre plongé, suit ses allées et venues place de la République. Au centre du carrefour, l'air hagard, il ne sait dans quelle direction s'engager.

Après *Les 400 coups*, la saga voit apparaître des figures féminines qui gravitent autour d'Antoine, ou plutôt vers lesquelles il se précipite. Éconduit par Colette, par Christine sur qui il se jette littéralement pour tenter d'obtenir un baiser, c'est Madame Tabard qui, en lui confiant « j'ai compris votre fuite » puis « je ne suis pas une apparition, je suis une femme », le débarrasse de sa gaucherie, de sa politesse excessive. L'intervention de cette femme, plus âgée, et blonde, comme la mère d'Antoine, laisse penser que celui-ci recherche dans ses conquêtes la figure maternelle qui se montra incapable de la moindre marque de tendresse à son égard. Ce sentiment de manque apparaît déjà dans *Les 400 Coups*, lorsque, livré à lui-même dans la rue, il vole une bouteille au laitier, et la boit goulument, faute de lait maternel. Adulte, ce sentiment le poursuit, et Liliane n'hésite pas

à râler : « Il a besoin d'une femme, d'une maîtresse, ou d'une nourrice et moi je me sens incapable de jouer tous les rôles à la fois ».

La réaction d'Antoine face à ce malaise : l'esquive. Comme il a fui le domicile parental, il cherche à s'échapper du *Domicile conjugal* (quatrième opus de la saga, sorti en 1970) conforme aux normes bourgeoises ; par l'adultère, en entretenant des relations extra-conjugales avec Kyoko puis Liliane, et par la flânerie. Il enchaîne les métiers ; veilleur de nuit, détective, vendeur de chaussures, dépanneur de télévision, et d'autres encore. Il tue le temps chez les disquaires. Impossible de trouver un rôle social, une profession qui lui sied véritablement. Cette errance est celle d'une génération qui refuse de reproduire le modèle inculqué par ses parents, mais peine à inventer autre chose. Un parfum de Mai 68 imprègne alors l'œuvre de François Truffaut. *Baisers Volés*, sorti l'année même de la fièvre contestataire, affiche, dès ses premières minutes, une séquence d'actualité politique concernant la cinémathèque de Chaillot, alors fermée à cause des grèves. Ce détail rappelle l'implication de Truffaut auprès des manifestants et d'Henri Langlois, lors du festival de Cannes de 1968.

Faire le lien entre les sphères intellectuelles, artistiques et le monde ouvrier, commerçant, est caractéristique de la démarche du réalisateur. Il met en scène les tentatives d'adaptation d'un individu souvent plein de bonne volonté, et parfois de mauvaise foi, dans les rapports de force inhérents aux relations intergénérationnelles, professionnelles, amoureuses. La diversité des situations, des âges, des profils présentés tout au long des cinq films, distingue un cinéma éminemment social, qui devient dès lors un lieu de parole ordinaire, et un témoin de son époque. Là où la démarche de Truffaut se singularise, c'est dans son habileté à s'immiscer dans la sphère intime, de la même manière que le dialogue social s'infiltrait, en 1968, dans l'intimité familiale. Dès lors, on saisit avec clarté, les élans et les frustrations des personnages, sans pour autant qu'ils soient amenés à prendre part au mouvement social.

Finalement, seule l'écriture, l'écriture de soi, qu'entreprend Antoine dans son roman *Les salades de l'amour* à partir du quatrième film, offre l'espoir d'une prise de conscience, pour cesser la fuite perpétuelle. Et puis, non. Il y a définitivement une fraîcheur, une nonchalance, une drôlerie même, qui émane de cette existence oisive. Pourquoi l'abandonner ? Le spectateur n'espère jamais vraiment qu'Antoine cesse de se dérober. Mieux ! Engourdi, il prolonge cette ambiance, au moins le temps du dernier générique, quand passe le refrain d'Alain Souchon, *L'amour en fuite*. ✍

POUR UNE ESTHÉTIQUE DE NOTRE TEMPS

MÉLANIE LAFORESTRIE

Il y a trois jours, je rentrais en hâte chez moi au crépuscule. J'avais emprunté les petites ruelles pour profiter des dernières lueurs du soleil auxquelles se mêlait une légère pluie de printemps, ne me doutant guère que le hasard se mettrait sur mes pas. En proie à mes pensées, j'aperçus un homme, réfugié sous le parapet d'un immeuble. Il était émacié, et semblait vouloir se nourrir. Mais à chaque fois qu'il tentait d'entrer dans un magasin, un vigile le renvoyait. Lorsqu'une personne lui glissait gentiment un quignon de pain avarié, un oiseau de malheur s'en emparait. Mon étonnement se mua en surprise, lorsque je le vis essayer de s'abreuver aux fontaines destinées à cet effet. Mais il en fut incapable ; le jet s'éteignait dès que son visage approchait, et revenait quand il s'en éloignait. Il tenta tout, mais rien n'y fit : il ne pouvait y boire. La scène se répéta deux, trois, quatre fois : l'eau s'échappait et la nourriture manquait. Cela dura jusqu'à la tombée de la nuit. Le lendemain, je revins dans la ruelle et l'homme faisait toujours la même chose, sans se troubler le moins du monde que sa vie fût la périssologie cadencée d'une quête inaccomplie...

« VOICI UN HOMME QUI SOUFFRE DE LA FAIM ET DE LA SOIF. SI SA SOUFFRANCE EST INJUSTIFIÉE DANS NOTRE MONDE, CE SERA UN SDF ; SI SA SOUFFRANCE EST PROVOQUÉE PAR LES DIEUX, C'EST UN MYTHE. »

Vous l'aurez deviné, cette anecdote met en scène le supplice de Tantale. Pour avoir fait manger aux dieux le corps démembré de son fils, il fut condamné à supporter éternellement la faim et la soif. Il est inutile de revenir sur la morale de l'histoire. Il est plus intéressant que vous remarquiez le terme qui la désigne. Pourquoi parler d'*anecdote* ? Pourquoi exprimer sous la forme de la petite histoire un grand mythe ? Dans cette bifurcation rhétorique réside tout l'enjeu du texte.

La différence entre le mythe de Tantale et l'anecdote que je vous ai racontée est une différence de *mise en récit*. Voici un homme qui souffre de la faim et de la soif. Si sa souffrance est injustifiée dans notre monde, ce sera un SDF ; si sa souffrance est provoquée par les dieux, c'est un mythe. Enfin, si sa souffrance est due à la volonté indécise, nous voilà devant l'âne de Buridan. L'écart se situe dans notre manière de raconter l'histoire, de mettre en forme les faits pour en fournir une explication rhétorique.

L'homme est un animal dont la parole est le signe distinctif, un « animal conteur », dont les manières de dire sont révélatrices d'une certaine *épistémè*, d'un ordre du discours. Un même fait peut ainsi se répéter sous différentes formes, et prendre, aussi simplement, une dimension tout autre. La parole, qu'elle soit de l'ordre des sciences ou du social, est avant tout esthétique, un *modus loquendi* qui nous permet de transfigurer les faits ou les impressions en une image à contempler. Tel est le cas du grand-père qui voit en son petit-fils la ligne de la génération, ou du jeune homme qui imagine les traits de sa vie comme autant de points du destin. Plus habituellement, le langage des sciences physiques suit des règles de discours, ce que nous appelons en général une méthode, dont la fonction (avant de parvenir à une quelconque vérité) est d'organiser, de rendre agréables les faits collectés. Nous métamorphosons naturellement le donné : ce sont nos héros, notre vie phantasmée, les multiples idéaux.

Les structures narratives que nous employons ont pour visée de rendre cohérentes les relations existantes au monde, d'en fournir une explication dans l'immédiat, bref, un art d'exprimer. Depuis les mythes, la tragédie grecque, les contes romantiques ou la grande histoire, on observe des formes variables de l'esthétique qui, chacune à leur manière, expriment dans le temps une relation narrative au monde immédiat. La période qui nous précède fut marquée, comme le dit Lyotard, par deux grands méta-récits de la modernité, l'émancipation du sujet rationnel et l'histoire téléologique hégélienne. Ces récits achevés — nous ne croyons plus décemment que le Peuple, la Raison, la Science se rejoignent vers un but ultime et juste —, la narration continue pourtant en des formes nouvelles, moins créations que modifications, qui font émerger des points saillants auparavant secondaires. Sous quelles formes nous racontons-nous désormais ? Oubliés les mythes, la tragédie, l'histoire universelle, les grandes narrations romanesques, nous voilà plongés dans une esthétique de l'anecdote.

L'encyclopédie des Lumières nous donne des anecdotes cette définition : « Histoires secrètes de faits qui se sont passés dans l'intérieur du cabinet ou des cours des princes, et dans les mystères de leur politique. » Récit bref et accessible, souvent caché, l'anecdote miniaturise une situation sociale. Le gueuloir de Flaubert, tout comme le « Paris vaut bien une messe » d'Henri IV en font partie.

La structure narrative de l'anecdote est par définition l'extériorité et l'étrangeté du social : l'*an-ekdotos*, ce qui n'est pas livré au dehors, ce qui est inédit. L'anecdote nous intéresse car elle



nous dit quelque chose. À l'inverse de l'exemple, qui vient appuyer une hypothèse générale ou une déduction, déjà pris dans le processus de compréhension, elle produit en elle-même cet intérêt. Elle fonctionne par synecdoque, c'est-à-dire qu'elle évoque par sa particularité une conception plus grande. Plus que le fait divers où Barthes voyait le lieu de l'ambiguïté entre l'intelligible et l'insondable, l'anecdote construit un monde de sens dans le fait singulier et irremplaçable, toujours extérieur à l'histoire officielle.

Aussi, la mise en récit se fait par l'enquête, le petit fait étrange, qu'on retrouve comme parangon du Nouveau Roman, de l'envergure du roman policier, et de nos théories sociales, enquêtes, questionnaires en tout genre, dont on devra trouver la trame secrète. Comme l'objectif d'un appareil photographique, dont la mise au point cherche la singularité, l'anecdote constitue notre lieu esthétique évocateur. Souvenons-nous du seuil de *Pierre Rivière* où Michel Foucault expose l'anecdote en histoire. Ouvrons *Croire aux fauves*, dernier livre de Nastassja Martin qui raconte sa rencontre avec un ours et la renaissance qui en suivit. Prenons la grosseur de Beyoncé qui provoqua en 2011 plus de 8000 tweets par seconde. Les petits événements provoquent les mouvements de masse. L'anecdotique est l'ouvrage d'une vérité individuelle où les petits faits font les grands récits ; c'est l'accessoire devenu nécessaire par un jeu de force esthétique.

Le sens se construit par l'esthétique qu'on y met. Dans le cas de l'anecdote, le contenu à révéler passe par l'Annonciation d'une particularité privée et secrète, qui vise à englober le hasard dans un sens ouvert, condamnant ou apologetique. Éperdus dans l'information, nous le sommes car nous jouissons de la beauté des faits qui s'enchaînent. Que notre ère soit devenue celle de l'anecdotique constitue un changement de paradigme : à la totalité de l'homme conçu comme pont entre le divin et le terrestre, puis à celle du roman où l'être humain luttait contre l'histoire, s'ouvre le champ infini du curieux et du voyeuriste. Société du spectacle dirons-nous, où la représentation se fait précisément par l'attrait des vignettes, « produits avariés, nés d'un siècle vaurien ». Au mythe de l'origine s'est substituée la peur de ne pas voir ou d'oublier un fait quelconque. C'est une métempsychose infinie que nous condamnons tant chez les dirigeants, alors que nous la produisons par la mise en récit de tout contenu sous la forme de la particularité temporelle et spatiale. Aussi, nous cherchons indéfiniment la petite bête. Certains parlent de rêve d'innovation et de singularité, mais il serait plus propre d'inverser les choses et de voir que l'esthétique détermine notre fonctionnement. Quitte à revenir au mythe de Tantale, et à nous demander si les mêmes histoires ne guident pas notre monde, et si aujourd'hui nous ne mourons pas de faim et de soif parce que nous ne savons plus nous raconter. ✎

LA PROVINCE D'IDLIB PEUT-ELLE ESPÉRER UNE POSSIBLE RÉOLUTION ?

JUSTINE GHANNAD

Connue sous l'appellation de « poche », Idlib est une province administrative située au nord-ouest du territoire syrien avec comme pays voisin la Turquie. Ses frontières partagées ne sont pas anodines car la première province turque avec laquelle elle fait office de voisine n'est rien d'autre que la province du Hatay, ancien sandjak d'Alexandrette, contentieux territorial depuis 1939. Encore vif dans la mémoire collective syrienne qui se réfère à la Grande Syrie ou *Bilad al-Cham*, ce souvenir lointain est cultivé par le régime syrien. À la position de carrefour, Idlib est une zone stratégique concernant les ressources en eau avec l'Oronte, fleuve qui prend sa source dans le mont Liban, et qui traverse le territoire syrien. La proximité avec Alep (une distance de soixante-dix kilomètres les sépare), ancienne capitale économique et deuxième ville de la Syrie avant l'éclatement de la guerre civile en 2011, en fait une autre qualité stratégique. Grâce à l'intervention militaire de la Russie en 2015, la reprise d'Alep a obligé les rebelles à capituler le 13 décembre 2016. Ainsi, la ville constituait une avant-dernière étape pour le régime syrien, celle de la reprise de contrôle et de souveraineté territoriale. Scandée comme la dernière étape pouvant mettre fin au conflit syrien, la bataille d'Idlib est au cœur des attentions. Cette province, où plus de 3,5 millions d'individus sont enclavés dans une surface de 6 500 km², est encerclée par l'armée pro-gouvernementale syrienne épaulée par des appuis militaires russes et iraniens. Depuis 2015, Idlib est devenu l'allégorie d'une question qui cherche à être résolue. Cette question s'inscrit dans une problématique plus large, à savoir la crise syrienne, elle aussi en attente d'une résolution dont la solution est aux abonnés absents. Les différents acteurs en présence ont leur définition propre de la question d'Idlib : l'Europe regarde la province à travers le prisme de la peur et de la crainte d'une nouvelle crise migratoire qui met en sursis les politiques nationales au sein de son organisation régionale (par la flambée médiatique autour de l'année 2015 sur la « vague » migratoire) et pose son regard sur la place centrale qu'endosse la Turquie ; la Russie y voit l'apogée de son retour sur le devant de la scène comme arbitre central ; le régime syrien y voit la fin d'une reconquête de territoire et la reprise d'une souveraineté au prix de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité ; la Turquie qui cherche à obtenir un « glacis » sécuritaire le long de sa frontière pour garder cet acquis de zone tampon, destinée à résoudre à sa manière la question kurde, et l'Iran, ancien gendarme du Golfe, qui soutient son allié et son partenaire chiite sur la base d'une amitié consolidée et renforcée par la guerre Iran-Iraq (1980-1988) et sur le socle d'une haine viscérale à l'égard d'Israël.

Alors, partiellement résolue militairement, on peut se demander si la question d'Idlib est la résolution de la crise syrienne ?

Entamant sa neuvième année, le conflit syrien ankylosé marque l'histoire syrienne. L'enchevêtrement d'acteurs à différentes échelles (locale, nationale, régionale, internationale) et les rapports de forces inscrits sur le temps court, rendent difficile la lecture des événements. La première barrière pour comprendre la situation actuelle à

Idlib est la profusion des acteurs. Au fur et à mesure de la radicalisation et de la militarisation du conflit, surtout après la fin officielle de la structure de l'État islamique, certains se sont démarqués et ont pris les rênes du jeu.

En parcourant les presses occidentales, il est monnaie courante de relever une dichotomie agréablement séduisante classifiant les groupes rebelles en deux catégories : d'un côté les factions armées basées sur un critère identitaire confessionnaliste lui-même basé sur une matrice idéologique fondamentaliste (Frères musulmans et salafisme à tendance wahhabite), et de l'autre, les armées rebelles opposées au régime syrien. Or, la réalité est aussi étalée qu'une toile d'araignée car se cache une myriade de bataillons, de formations armées, d'alliances, de coalitions, de structures armées qui, tel des caméléons, changent de tactiques en fonction de leurs financements, de leurs soutiens et de la conjoncture du terrain. En réalité, l'opposition est hétéroclite, mouvante et divisée dans certains fronts.

Ces groupes ont pour objectif commun de faire tomber le régime syrien. Mais au-delà de ce projet politique se démarquent des acteurs locaux très influents. Dès 2014, Tahrir al-Sham est devenu un acteur majeur en s'emparant des postes du Front révolutionnaire syrien (FRS), groupe rebelle modéré, au sud d'Idlib. Son influence s'accroît sensiblement sur le terrain et mène une défense agressive. Ajoutons à cela des combattants qui se sont vus contraints de mener une lutte ensemble. Par réalisme et par pragmatisme, les dissensions ne font pas obstacle à la fusion des forces. Mais cohésion ne signifie pas marcher au même pas car tous les groupes n'ont pas les mêmes sensibilités.

Un des dangers actuels dans la province d'Idlib est la dilution d'éléments de l'État islamique de Daesh en d'autres forces. Cette forme de recyclage nous montre la facilité pour des combattants à s'incorporer dans d'autres groupuscules par la porosité de ces structures sans institutions. Véritables électrons libres, ils possèdent une maîtrise topographique du terrain. Quant à l'assentiment populaire, celui-ci est le fruit d'une politique basée sur la terreur et la peur. Des sociétés, structurées par des mesures fondamentalistes, s'établissent dans une politique d'autarcie. Depuis mars 2015, le chef-lieu d'Idlib vit dans un ordre politico-religieux établi par le groupe Tahrir al-Sham. L'interaction de ces groupes leur fait tirer plusieurs avantages : une position de force et une capacité à fournir en matériel militaire, favorisées par la sensibilité fondamentaliste étroitement conjointe à l'objectif politique. En somme, les différentes forces en présence ne sont pas diamétralement opposées. Cette « hémorragie djihadiste », expression si souvent visible dans les presses occidentales, paraît bien vide en comparaison à la réalité du terrain, plus malléable.

Quant aux brigades anti-islamistes, on peut constater la présence des unités de l'Armée syrienne libre, première coalition rebelle à combattre le régime de Bachar al-Assad avant son éclatement en différents groupes islamistes et non islamistes, qui s'apparente de nos jours, à un large réseau hétéroclite dont le nom ne serait qu'un label pour recevoir des soutiens politiques et militaires.

La question d'Idlib renvoie également à la « remarquable » stabilité du régime de Bachar al-Assad. En effet, le régime syrien n'était-il donc pas un colosse aux pieds d'argile ? Le régime syrien avait déployé ses cartes dans son discours du 30 mars 2011 devant le Conseil du peuple syrien. Le président Bachar al-Assad avait fait comprendre à son auditoire qu'il avait arrimé deux principes et qu'il ne tergiverserait en aucun cas pour les remettre en question. En ligne directe avec l'idéologie de son parti, le parti Baas, Bachar al-Assad avait profité de ce discours pour réaffirmer son autorité mais aussi les ambitions (sans doute manquées) de son pouvoir en Syrie pour maintenir et assurer « le rôle pivot de la Syrie ». Neuf ans après, Bachar al-Assad ne donne pas de signes contradictoires à ce discours et poursuit son but, celui d'« étouffer la sédition ». Aux yeux du régime syrien, Idlib n'est pas une étape finale mais la première des étapes, celle d'une reconstruction territoriale ne laissant entrevoir aucun changement dans l'orientation politique. Et si Bachar al-Assad martèle la victoire de son régime et de la Syrie, elle reste une victoire à la Pyrrhus car son pays est sous la tutelle des alliés.

Inquiets de voir leurs intérêts emportés dans le conflit, les voisins de la Syrie ont jugé bons de prendre l'initiative de réaliser une coopération régionale. La première a été le processus d'Astana, au Kazakhstan, le 4 mai 2017, donnant lieu à la signature d'un accord entre Téhéran, Ankara et Moscou. Celui-ci prévoyait l'instauration de quatre zones de cessez-le-feu dans le pays, dans la Ghouta orientale, à Deraa, Al Rastan et Idlib. Le régime syrien n'avait pas ratifié les accords d'Astana, tout comme l'opposition syrienne en exil. Les trois signataires s'étaient engagés à établir des postes d'observation le long de la ligne de front pour veiller au respect effectif du cessez-le-feu entre rebelles et forces loyalistes. La troisième étape a été le sommet de Téhéran, le 7 septembre 2017, donnant lieu aux accords de Sotchi, le 17 septembre 2017 où il a été annoncé la création « d'une zone démilitarisée de 15 à 20 km de large à partir du 10 octobre ». Les trois parrains c'est-à-dire la Russie, la Turquie et l'Iran, ont rendu la Syrie dépendante. Tacitement, ces accords étaient un moyen d'encadrer et d'anticiper le plus loin possible les ambitions de l'autre dans un climat de méfiance.

La pomme de discorde a été sous le feu des projecteurs au début de l'année 2020 avec une escalade entre les armées turco-russes et les armées turco-syriennes. Le jour de la signature du cessez-le-feu le 5 mars 2020, le président Erdogan, en visite à Moscou, a appelé à « une désescalade ». Mais quelle crédibilité les acteurs régionaux peuvent-ils donner à leurs accords et à la création de cette zone, proclamée « zone de désescalade » ?

La question d'Idlib a offert à la Russie, sur un plateau d'argent, un retour officiel et assuré sur le devant de la scène internationale. Ces accords lui donnent le rôle de médiateur mais c'est bien évidemment un moyen inopiné de tirer un bénéfice dans un contexte où dans son pays, l'économie vacille depuis 2014. Les sanctions européennes ont impacté

l'économie russe et l'inflation ne cesse de s'accroître. Conscient que sa réputation était balafée depuis le G20 2014 (gardant d'ailleurs le souvenir amer de l'avanie), le président Poutine a brandi le drapeau de la revanche. À la signature de l'accord de Sotchi en 2018, il a fièrement présenté le bilan d'une coopération économique bilatérale russo-turque très satisfaisante. Le message est passé : la Russie est redevenue une puissance incontournable.

La quête de l'obtention d'un « glacis » sécuritaire est l'obsession de la Turquie. Elle désire garder cet acquis de « zone-tampon » le long de sa frontière pour freiner l'arrivée en masse de réfugiés syriens et de résoudre à sa manière la question kurde de plus en plus menaçante. De plus, la Turquie a su montrer sa farouche hostilité au régime syrien en violant sa souveraineté territoriale en occupant la bande septentrionale. Mais le dernier intérêt stratégique le plus vicieux de la Turquie est le contrôle des ressources en eau et en gaz, avec une géopolitique de l'eau très agressive. Dans une recherche perpétuelle d'assurer le monopole de la ressource en eau (comme les barrages déjà installés en Anatolie orientale, source de l'Euphrate, deuxième fleuve qui façonne le territoire syrien), la Turquie n'hésite pas à user de stratagèmes pour rendre ses voisins dépendants de ses ressources.

Également très impliqué dans la bataille d'Idlib malgré un relatif silence médiatique sur sa présence sur place, Téhéran est présent dès l'éclatement de la guerre civile syrienne. Cette intervention en Syrie ne doit pas être lue derrière la grille de la sensibilité religieuse et idéologique mais dans l'objectif d'encercler son plus vieil ennemi, Israël. En effet, si l'État iranien arrivait à consolider sa présence en Syrie grâce à des groupes se revendiquant de son idéologie, alors Israël aurait une menace supplémentaire à sa frontière. Mais depuis 2018, en raison des sanctions américaines, le soutien financier iranien aux groupes armés est de plus en plus contesté et inaudible par une partie de sa population qui juge ces opérations trop coûteuses.

IDLIB : UNE RÉOLUTION À QUEL PRIX ?

La résolution de la question d'Idlib et plus largement de la crise syrienne échappe à la société civile, plus qu'épuisée et divisée par ces neuf années de guerre. C'est la principale victime des hostilités, avec près d'un million de civils déplacés de force et dans une situation sanitaire alarmante selon l'ONU. Quant au mécanisme onusien, celui-ci semble être bloqué par la résolution de la question d'Idlib, sous-pape à la résolution de la crise syrienne. Préoccupée à promulguer des résolutions, la communauté semble incapable d'établir une marge de manœuvre dans la gestion de la crise syrienne. Or, ne serait-il pas plus concevable pour la communauté internationale de vouloir inventer de nouveaux mécanismes et stratégies comme elle l'avait formulé au Kosovo en 1999 ? On peut s'interroger sur la réelle marge de manœuvre de la communauté internationale hors de sa stature normative démocratique. D'ailleurs, est-elle encore une solution suffisante et convaincante ?

PERSPECTIVES SUR LE CAUCASE-NORD : LE CALME AVANT LA TEMPÊTE ?

THOMAS CIBOULET

Région tampon entre le Moyen-Orient islamique et la chrétienté orientale, le Caucase est connu pour ses nombreux conflits dont la complexité est accentuée par son émiettement ethnique et linguistique. Cette région est le plus souvent divisée en deux : le Caucase-Sud, ou Transcaucasie, actuellement composée de la Géorgie, l'Arménie et l'Azerbaïdjan, et la région des Monts du Caucase ou Caucase-Nord, actuellement en Russie. Si le Caucase-Sud a connu plusieurs conflits qui sont maintenant le fait de négociations internationales, le Caucase-Nord a également connu de violents troubles, cependant considérés comme internes à la Fédération de Russie. Suite à l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine et à la fin de la guerre de Tchétchénie, un calme relatif semblait avoir été établis dans la région : Moscou donne de larges autonomies aux « Républiques » caucasiennes et construit ainsi une paix sociale régionale. Mais derrière l'apparente stabilité, de nombreuses tensions persistent aux racines et menacent de façon permanente le statu quo russe.

Pour comprendre les troubles actuels du Caucase-Nord, il est nécessaire de revenir au XIX^{ème} siècle et à la longue et difficile conquête russe de la région : à l'est, les populations tchétchènes et avars s'y opposent sous la houlette de différents chefs : Sheikh Mansour, Hadji Murat ou l'Imam Shamil qui ne se rend qu'en 1859. À l'ouest, les populations Tcherkesses, Abkhazes et Oubykhs sont moins structurées politiquement mais résistent également aux Russes. Il faut attendre 1864 pour que Moscou obtienne la reddition des différentes tribus coalisées. S'ensuit la déportation systématique de la quasi-totalité des populations locales : ainsi il ne reste que 700 000 Tcherkesses/Adigués et 120 000 Abkhazes dans le Caucase tandis que les Oubykhs, quant à eux, ont totalement disparu. Le 24 mai est considéré comme la date de commémoration du génocide tcherkesse, terme défendu par des universitaires tels que Walter Richmond.

Lors de la chute de l'empire russe en 1917, les peuples du Nord-Caucase tentent de se fédérer dans une république montagnarde, sans succès. Les résistances à l'armée rouge, puis au pouvoir soviétique persévèrent, jusqu'à l'épisode traumatique de la déportation de 1943, lorsque Staline et Béria décident de déporter les populations soupçonnées d'avoir collaboré avec les nazis : les Tchétchènes, les Ingouches, les Mongols Kalmouks, les Karachays, les Balkars, les Arméniens musulmans ou les Grecs de Géorgie sont tous déportés dans des conditions atroces en Asie centrale. Ils ne sont autorisés à revenir sur leurs terres que sous Khrouchtchev en 1956. Certaines populations n'ont toutefois pas accès à leur territoire d'antan, ce qui engendre des conflits latents qui ressurgiront, notamment celui entre Ingouches et Ossètes. Lorsque l'URSS s'effondre, les Républiques caucasiennes prennent le maximum d'autonomie possible. Le but d'Eltsine, qui soutient ces autonomies, est d'affaiblir Gorbachev et de faire perdre sa substance à l'Union soviétique. Le nationaliste tchétchène Doudaev franchit toutefois la ligne rouge, en proclamant l'indépendance, et en refusant de revenir dans le giron russe. S'en suit la pre-

mière guerre russo-tchétchène, de 1994 à 1996, maintenant le statu quo au profit de Moscou. De son côté, la Karatchayevo-Tcherkessie au Caucase-Nord-Ouest, connaît une crise politique qui entraîne des tensions violentes entre la majorité Karachay et les minorités Tcherkesses et Russes. Les Tcherkesses demandent leur rattachement à la République de Stavropol pour ne pas être sous la domination des Karachays.

Dans la deuxième moitié des années 90, les conflits prennent une autre tournure. La Tchétchénie est en effet une zone grise. L'alliance entre nationalistes et islamistes tourne court lorsque le rapport de force devient favorable au leader islamiste Shamil Bassaev. Les intérêts mafieux locaux ajoutent à la violence locale. Des groupes jihadistes se développent en Ingouchie, et y trouvent un terreau favorable alors que la plus petite République de Russie veut récupérer les territoires « volés » par la République nord-ossète durant la déportation de 1943-1956. La République du Daguestan voit également l'émergence de cellules islamistes, et la création de « l'emirat du Caucase » par Shamil Bassaev. Cette déstabilisation permet à Vladimir Poutine, récemment arrivé au pouvoir, de justifier la deuxième guerre russo-tchétchène, de 1999 à 2000, imposant un nouveau leader de la Tchétchénie russe, Akhmad-Hadji Kadyrov à partir de 2003. Ancien nationaliste, mufti du gouvernement indépendantiste, soufi particulièrement hostile aux islamistes wahhabites, Kadyrov s'allie à Poutine et conforte la place de la République tchétchène au sein de la fédération russe. Avant d'être assassiné en 2004, son fils, Ramzan Kadyrov, prend sa succession et devient vite le plus connu des potentats caucasiens. Sa légitimité rappelle que les pouvoirs au Caucase-Nord sont fondés sur la violence, et survivent dans des climats d'hostilités sur lequel le gouvernement central ferme les yeux quand il ne l'encourage pas : le régime Kadyrov est stable, mais est basé sur une répression extrême. L'enfermement des homosexuels dans des camps de concentration, sans que la Russie ne puisse réellement intervenir, est évidemment l'aspect le plus connu d'un régime parfois qualifié de « Corée du Nord du Caucase ».

Les autres pouvoirs régionaux n'ont nécessairement pas la même stabilité, et la même capacité à mobiliser les ressources de violence. En Karachayevo-Tcherkessie, le début des années 2000 est marqué par des règlements de comptes entre Karachays et Tcherkesses, selon des lignes de rupture politique. Les trois premiers présidents ingouches sont des militaires ou membres des services de renseignements. Deux d'entre eux, Murat Zyazikov et Yunus-Bek Yevkurov, sont la cible d'attentats. En Abkhazie, le leader nationaliste et opposant Zourab Achba est assassiné en 2000. Le président de 2011 à 2014, Alexandre Ankvab a subi six tentatives d'assassinat. Son successeur, Raul Khadjimba, est renversé en janvier 2020 par des manifestations pacifiques, suite à sa réélection contestée.

La gestion de la religion musulmane, majoritaire dans la quasi-totalité des Républiques caucasiennes russes (Ossétie du

Nord et République Adyguée exceptée) est également différente d'une République à l'autre. La famille Kadyrov s'appuie sur une légitimité dans la confrérie soufie qadiri. En Ingouchie voisine, le régime préfère à l'inverse s'appuyer sur le salafisme quiétiste, alors que les confréries soufies sont des catalyseurs de la contestation. La différence de gestion religieuse entre la Tchétchénie et l'Ingouchie a mené à des tensions entre les deux Républiques. Rappelons que la région a été la cible de nombreux attentats, dont le plus connu est la prise d'otage à Beslan, en Ossétie du Nord, dans une école maternelle, par des insurgés tchétchènes et ingouches. D'autres attentats ont eu lieu dans le reste de la Russie, comme celui du métro de Moscou en 2010 ou dans le métro de Saint-Petersbourg en 2017.

La violence produite dans les sociétés caucasiennes s'est exportée hors de Russie. Persécutés sur leur territoire, nombre de déçus du système ont trouvé refuge dans la Syrie ravagée par la guerre. Leur détermination au combat et leurs résultats sur le terrain leur ont donné une légitimité, à tel point que les « Caucasiens » (qui incluent les Centre-asiatiques et les Ouïghours) sont comme une caste au sein de l'État Islamique. Le plus connu est Omar Al Shishani, Omar le Tchétchène (qui à l'origine s'appelle Tarkhan et était citoyen géorgien) qui participe à la guerre russo-géorgienne de 2008 en tant que général de l'armée géorgienne. Il fait défection vers 2012 pour rejoindre les rangs du Front Al Nosra, puis Daesh. Dans ce dernier groupe, il fait parti du Majlis Al Shura, l'un des principaux organes de décision de l'État Islamique, ce qui témoigne de son importance dans l'organisation.

La disparition de Daesh devient une menace pour la Russie : le retour des djihadistes caucasiens pose un problème de sécurité intérieure pour Moscou, et pour les républiques caucasiennes. Ces retours de populations, mieux formées à la guerre, mieux connectées à des réseaux internationaux, pourraient déstabiliser les républiques les plus fragiles. Rappelons que des groupes djihadistes caucasiens existent en Tchétchénie, au Daguestan, en Ingouchie et en Karachayevo-Tcherkessie.

Au sein de la Russie, les actuelles frontières caucasiennes sont toujours contestées. L'exemple le plus connu est celui de l'Ingouchie, qui revendique le territoire de Prigorodny. Un conflit armé éclate en 1992 où des allégations de nettoyages ethniques, menées par les autorités ossètes contre les populations ingouches sont dénoncées par Human Rights Watch. Mais la situation conflictuelle en Karachayevo-Tcherkessie suit le même problème. Les populations karachays y sont majoritaires et veulent une République propre. Les Tcherkesses minoritaires craignent une négation de leur identité et ont régulièrement appelé à la sécession pour être rattaché au Kraï de Stavropol. La République voisine de Kabardino-Balkarie présente une situation similaire à l'inverse. Les Balkars, très proches des Karachays, sont minoritaires face aux Kabardes, qui sont un peuple tcherkesse. Les autorités karachays ont

elles-mêmes demandé à plusieurs reprises la révision des frontières des Républiques du Caucase-Nord.

Le dernier épisode en date visant à modifier ces frontières est l'accord signé par Ramzan Kadyrov avec ses homologues ingouches et daguestanais : ces deux Républiques cèdent des territoires au profit de la Tchétchénie, et mettent ainsi en exergue la puissance considérable qu'a acquis Ramzan Kadyrov dans la région, qui augmente son fief au dépend de ses voisins. Les réactions dans les Républiques voisines ont été vives. En Ingouchie, de grandes manifestations ont pris place dans Magas, la capitale, depuis 2011. République restée fidèle à la Russie lors de la chute de l'URSS, l'Ingouchie est l'État où les blessures et frustrations, engendrées par des délimitations de frontières arbitraires, sont les plus vives.

De son côté, Moscou a cherché à gagner du temps en parlant de « litiges » entre les Républiques. La justice russe a finalement tranché en faveur de l'annexion des territoires par la Tchétchénie. Constitutionnellement parlant, la capacité d'intervention du gouvernement central dans les affaires des Républiques est de toute façon limitée. Le peuple ingouche qui a manifesté dans la rue garde une grande rancune envers le dirigeant de l'époque Yevkurov, envers Kadyrov, mais également envers Moscou.

Aujourd'hui la situation reste pacifiée au Caucase-Nord. Les régimes en place sont autonomes, et bénéficient du soutien russe, tandis que leurs élites ont été transformées en classes-clientes des cercles proches du pouvoir. Vladimir Poutine a mis les moyens nécessaires pour assurer la stabilité de son pays et de sa périphérie sud ; toutefois, il n'est pas éternel, même si les réformes constitutionnelles successives tendent à étendre artificiellement sa longévité politique. La réforme constitutionnelle de 2020 qui met un terme aux limites de mandats présidentiels lui permet de rester au pouvoir indéfiniment, ce qui rend beaucoup moins lisible les perspectives de succession au Kremlin, question que l'âge de l'actuel président ne permet plus d'évacuer des calculs machiavéliens. Cette incertitude sur l'avenir à moyen terme de l'exécutif russe inquiète la clientèle du pouvoir russe, en particulier les potentats des républiques fédérées. Les régimes nord-caucasiens qui ont besoin de l'argent de Moscou pour se maintenir, risquent de perdre un accès privilégié aux ressources de l'État si la politique de parrainage menée par le gouvernement russe ne survivait pas à la présidence de Poutine. Dès lors, les conflits gelés et les tensions latentes pourrait mener à de nouvelles confrontations, à l'intérieur des républiques fédérées, entre les républiques fédérées, voir contre le pouvoir central. La relative pacification que Moscou a mis plus d'un siècle à obtenir par le feu et le sang, qu'elle a violemment rétabli lors du délitement du bloc soviétique et qu'elle entretient avec attention depuis la fin du conflit tchétchène, pourrait bien n'être qu'une affaire de perspective, un trompe l'œil que les futures évolutions politiques à Moscou pourraient dissiper d'ici quelques années. ✍

LA VIE DÉMATÉRIELLE

LODI MARASESCU

Confinement : A. isolement B. Fait d'être retiré, fait d'être enfermé, dans des limites étroites. C. Maintien d'un être vivant (animal ou plante) dans un milieu de volume restreint et clos. Cela va faire bientôt un mois, au moment où j'écris, que nous performons ces traits de définition. Toutefois, *confinement* (ajout) : rupture physique ; on ne touche plus à rien, on ne touche plus les gens, les choses, les objets. Nous avons physiquement accès à ce que l'on a, à tout ce que l'on a dans nos espaces restreints et clos, à ce qui peuple notre enfermement. Parmi ces choses qui restent avec moi, quelques livres, des feuilles de dessins, un paquet de clopes. Les bibliothèques matérielles ont fermé. Je marchais en revenant d'un peu de courses l'autre jour dans ma petite ville du Connecticut aux USA, et la bibliothèque municipale avait scotché sur la grande vitre de façade un mot d'excuse, invitant les habitants à revenir plus tard. Dans mes étagères de ma petite chambre, quelques livres de France et d'ici, dont *Le Lambeau* (2018) de Philippe Lançon, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (1967) de Michel Tournier, et puis une version traduite de *Willard and his Bowling Trophies : a Perverse Mystery* (1975) de Richard Brautigan. On a les livres que l'on a sous le coude, ou plutôt on a les livres que l'on avait avant le début du confinement. Nous avons accès matériellement et tactilement aux textes qui nous ont vu entrer à l'isolement.

Confinement (plus encore) : penser avec nostalgie, avec douceur et avec douleur, aux moments où l'on rentrait dans une librairie pour débaucher un livre qu'on invitera dans le café du coin après le passage à la caisse. Même chose pour le cinéma, qu'on n'invitait pas, mais qui nous invitait à plonger dans le noir, pour le temps de deux heures et pour nous faire dire à bientôt au monde extérieur. Dans ce monde pré-Covid19, pour lire *L'Éducation Sentimentale*, il fallait courir à la BU pour choper le titre, courir à Gibert pour trouver une occasion pas trop annotée, ou fouiller avec des mains sales les cartons en brocante. Pour prétendre lire *Ulysse*, aller dire bonjour aux librairies, ou se faire prêter une copie non terminée mais bien vendue par un copain ou une copine. Pour voir le dernier film, se réfugier, dans une sorte de confine-

ment moins abstrait qu'aujourd'hui, à la durée limitée et claire, dans une des salles de la ville. Bref, nous étions en quête d'un objet, de pages, d'un livre, avec qui nous entretenions, dans la rencontre, une brève relation intime. La limite de nos lectures physiques, maintenant, c'est le fond de notre étagère. Être confiné nous amène à repenser notre rapport aux choses, et ces choses matérielles qui allaient de soi jusqu'à maintenant. Je coupe court à tout défaitisme que l'on pourrait lire en filigrane : ces choses-là nous les retrouverons, peut-être même qu'elles seront retrouvées au moment du passage à la presse de ce numéro du journal. Je me vois encore, toujours dans ce monde pré-Covid19, me moquer de ceux qui avaient des Kindle ou des tablettes sur lesquelles la bibliothèque d'Alexandrie pouvait être stockée deux ou trois fois.

Confinement (réfutation) : les réactionnaires comme moi qui crachaient sur les formats de livres numériques sont des cons. Il est possible de faire éclater le fond de bibliothèque, si on admet pouvoir passer outre ce plaisir sensuel, ce plaisir d'avoir un bouquin entre les doigts. Je ne pense toujours pas pouvoir faire une rupture complète entre l'espace physique que représente le livre et le texte d'un auteur. J'aimais pouvoir montrer aux gens des cafés, aux passants, que je lisais *Les Mémoires* de Tournier. La forme de ma lecture avait pour visage la couverture de mon Poche. Ma relation au texte ou à ma feuille de dessin est d'abord une relation matérielle. Ce que le confinement provoque, c'est la possibilité de l'infini, infini possible si et seulement si on accepte de lâcher la singularité physique de l'objet. On passe d'un état de nomade amoureux des objets, à un état de nomade d'internet, où notre cul posé sur notre chaise, un puit sans fond de choses merveilleuses nous est offert. Or, maintenant que plus personne ne passe devant moi quand je lis, maintenant que l'accès au livre est compromis par notre devoir d'enfermement, maintenant que les bibliothèques personnelles nous poussent à la relecture, pour les types comme moi, que reste-t-il ?

Pour les types comme moi, il nous reste absolument tout. Dans ce contexte désastreux, des gens bien et géniaux trouvent toujours la bonne manière de briller davantage. Le groupe Facebook « La Bibliothèque Solidaire du confinement » s'inscrit dans cette dynamique d'entraide et de partage entre individus. Le public est ciblé : principalement des universitaires, des étudiants, des curieux qui, soit ouvrent les portes de leurs bibliothèques physiques et promettent

des scans, soit partagent leurs gigas de fichiers d'articles, de textes numérisés, de PDF. Le groupe voit le jour le 16 mars et compte à cette heure 52 837 membres. Le fond de nos bibliothèques trouve une fuite possible, un élargissement des angles envisageable. Aussi, on troque les salles noires des cinémas pour tout un tas de plateformes de visionnage de films rares (que l'on découvre ou qui existaient déjà). Un autre groupe Facebook, monté par des cinéphiles, « la loupe », se crée le même jour, le 16 mars, sous le nom à l'époque « D'ÉCHANGE DE FILMS ». Quasiment 7000 membres aujourd'hui. Dans les deux cas, c'est le même principe : on y vient avec sa liste de choses dématérialisées à proposer, ou avec des titres que l'on cherche, ou bien encore, une forme de flânerie confinée, on y vient sans but apparent, en battant le pavé du fil d'actualité, se laissant séduire par une chose ou une autre, promesse heureuse de rencontres fortuites. Des initiatives comme cela, on en trouve aujourd'hui à la pelle. L'école des loisirs met à disposition sur sa chaîne Vimeo des albums de contes pour enfants filmés, dont le fabuleux *Elmer* de David McKee. La Comédie Française se transforme en « La Comédie continue ! » et diffuse chaque semaine toute une série de programmes créatifs, poétiques, pédagogiques, pour les grands et les petits. Aussi, les musées comme le Louvre, le Guggenheim ou le MoMa, ouvrent leurs portails et proposent des visites 2.0 aux internautes, ainsi que des cours en ligne gratuits.

Confinement (fuite) : par un changement de perspective, les réactionnaires (comme moi) peuvent trouver un moyen d'accéder à d'autres objets de culture que ceux qui s'empoussièrent chez eux en temps d'enfermement. La vie matérielle d'autrefois, la vie culturelle archaïque se mue en vie dématérialisée ou *dématérielle*. Pastichons Duras : « Ce livre - ou cette vie, écrit-elle, écrit-on, n'a ni commencement ni fin, il n'a pas de milieu - cette vie est infinie. Du moment qu'il n'y a pas de livre - et de vie - sans raison d'être, ce livre n'en est pas un - et pourtant cette vie en est une. » Pour le temps d'un confinement. On nomme des dossiers de stockage sur disque-dur « covid19 » pour se rappeler, et on y empile des caisses de livres, des caisses de films, des tableaux de Vermeer, et les 453 formulaires de confirmation d'inscription à des cours en ligne. Assez de choses à lire, à voir, à faire pour marcher éternellement, en ces temps d'ennui, sur une ligne non-rompue qui nous permet dans l'enfermement de trouver la fuite. ✍

DIVERGENCE D'OPINION SUR LA CONVERGENCE DES LIGNES

PAUL FOURCOU

« **L**a perspective est un art, une technique de représentation en deux dimensions, sur une surface plane, d'objets en trois dimensions tels qu'ils apparaissent vus à une certaine distance et dans une position donnée ». C'est du moins la première des cinq significations que donne le Petit Larousse du mot « perspective », elle-même complétée de deux exemples : la perspective cavalière qui « s'établit d'un point de vue rejeté à l'infini, selon un système qui conserve le parallélisme des lignes » et la perspective aérienne qui « est exprimée en peinture par la dégradation des valeurs et des teintes ».

Pour qui voudrait se faire une première idée de ce qu'est la perspective, le Larousse n'est peut-être pas ce qui se fait de plus clair en la matière. Afin de ne pas prêter à confusion, je tiens à préciser que je ne parle ici que de la première signification du dictionnaire. La question est de savoir si la perspective est bien une « technique de représentation » des objets « tels qu'ils apparaissent vus à une certaine distance et dans une position donnée ». Mais avant d'attaquer le gros morceau, il est préférable de commencer par approfondir les exemples de perspectives cavalière et aérienne, définis de façon nébuleuse par le Larousse.

La perspective aérienne, aussi appelée « perspective atmosphérique », est une méthode théorisée par Léonard de Vinci dans son *Traité de peinture*. Elle consiste à peindre les choses tels qu'on les voit de loin, c'est à dire avec des contours de plus en plus flous et des couleurs de moins en moins saturées à mesure que l'on s'éloigne. Ce flou et cette désaturation sont principalement dus au phénomène de condensation de l'air dans l'atmosphère. Il s'agit donc pour la perspective aérienne de retranscrire un phénomène visible, qui n'a pas grand rapport avec ces « objets en trois dimensions » dont parle le premier énoncé. Si l'on regarde *L'Annonciation* de Léonard de Vinci, on voit une perspective aérienne ainsi qu'une autre, géométrique. Cette dernière est une perspective linéaire, qui correspond bien mieux à l'énoncé du Larousse : elle interprète la façon qu'à la vision humaine d'être géométriquement projetée dans l'espace. De sorte que du point de vue de la cohérence de cette définition,

il aurait été plus pertinent pour le Larousse de choisir une perspective linéaire comme exemple. Mais le problème n'est pas tant là que dans la définition de perspective elle-même, qui apparaît non comme « un art, une technique » mais comme une diversité de méthodes ne se rattachant pas forcément à la géométrie.

Quant à la perspective cavalière, il suffit de regarder la notice de montage de n'importe quel meuble pour en avoir un exemple. On peut y observer l'application d'un ensemble de conventions géométriques : les objets représentés sont disposés sur un plan incliné, ils sont vus de haut, légèrement de biais et leurs dimensions ne diminuent pas avec la distance. Ces conventions n'ont rien d'anecdotique. La particularité de la perspective cavalière est justement qu'elle suppose une hauteur et un angle de vue précis. De là viendrait d'ailleurs le nom de « cavalière » qui correspond à la hauteur de vue qu'on a en montant à cheval. En ne précisant pas cette particularité, la définition que donne le dictionnaire de « perspective cavalière » peut correspondre à n'importe quelle perspective parallèle qui « s'établit d'un point de vue rejeté à l'infini, selon un système qui conserve le parallélisme des lignes ». Il en existe un certain nombre telles que l'axonométrique. Ce qu'il faut en déduire, c'est que la perspective ne représente pas les objets « tels qu'ils apparaissent vus à une certaine distance et dans une position donnée », mais bien selon les lois qui la régissent.

On peut aller plus loin en disant que représenter les objets « tels qu'ils apparaissent vus à une certaine distance et dans une position donnée » est une formule ambiguë dont on pourrait facilement déduire qu'elle interdit l'appellation de perspective aux représentations réalisées à partir de l'imagination. Je chipote et à ce stade cela tient du détail, mais on peut aussi remarquer qu'une perspective comprise comme s'appliquant « sur une surface plane » exclut de sa définition les bas-reliefs et tout ce qui n'est pas plat de manière générale. On aura compris que sur la perspective, le Larousse a des corrections à faire, en espérant que les autres définitions qu'on y trouve soient plus exactes. À ce stade, la perspective

apparaît comme un ensemble de méthodes servant à représenter sur une surface des phénomènes relatifs à l'optique et la vision, dans diverses disciplines. Ce n'est pas beaucoup plus séduisant que la définition du Larousse. Il manque encore un sens à cette perspective donnée dans ses règles d'applications. Quand on ne sait pas où ça va il faut regarder d'où ça vient.

Le Larousse donne pour étymologie de perspective un mot de latin médiéval *perspicere*, qui signifie « voir au travers ». Au premier abord, le lien à la perspective ne paraît pas évident. Aucune des cinq significations de « perspective » du Larousse n'est réellement éclairée par cette racine. Pris dans le sens d'une manière de voir ou de l'attente d'événements considérés comme probables, il est vrai que les liens peuvent se faire plus facilement, mais des liens plus faciles à faire n'en sont pas pour autant plus certains. D'ailleurs, voir au travers de quoi ?

Saint-Exupéry, qui a dû bien longtemps méditer le sujet en regardant l'horizon depuis son avion, nous a laissé une forme de réponse à la question. Quand l'aviateur rencontre le petit prince, ce dernier lui demande de dessiner un mouton. Des quatre dessins que fait l'aviateur, seul le dernier contente le petit prince. On n'y voit pourtant pas de mouton, comme sur les précédents dessins, mais une caisse en bois dans une sorte de perspective cavalière faite à la main. Le petit prince est satisfait, car il voit très bien le mouton au travers de la caisse, et ce mouton-là est tel qu'il se l'imaginait. Saint-Exupéry appelle « grandes personnes » ceux qui ne voient pas au travers de la caisse. Les grandes personnes voient la caisse, dessinée selon les règles, mais ne voient pas le mouton. Voir le mouton, c'est en quelque sorte la perspective de l'enfance.

Une manière de voir qui mérite mieux que la cinquième place dans le dictionnaire si vous voulez mon avis. Je ne cherche pas à dire qu'il faut reléguer la première signification au dernier rang, faute de pouvoir lui donner une définition correcte. Je veux plutôt dire que quand il s'agit de regarder une image, chaque perspective suppose à la fois une méthode et une manière de voir. ✍

FALLAIT-IL FUIR OU RESTER ?

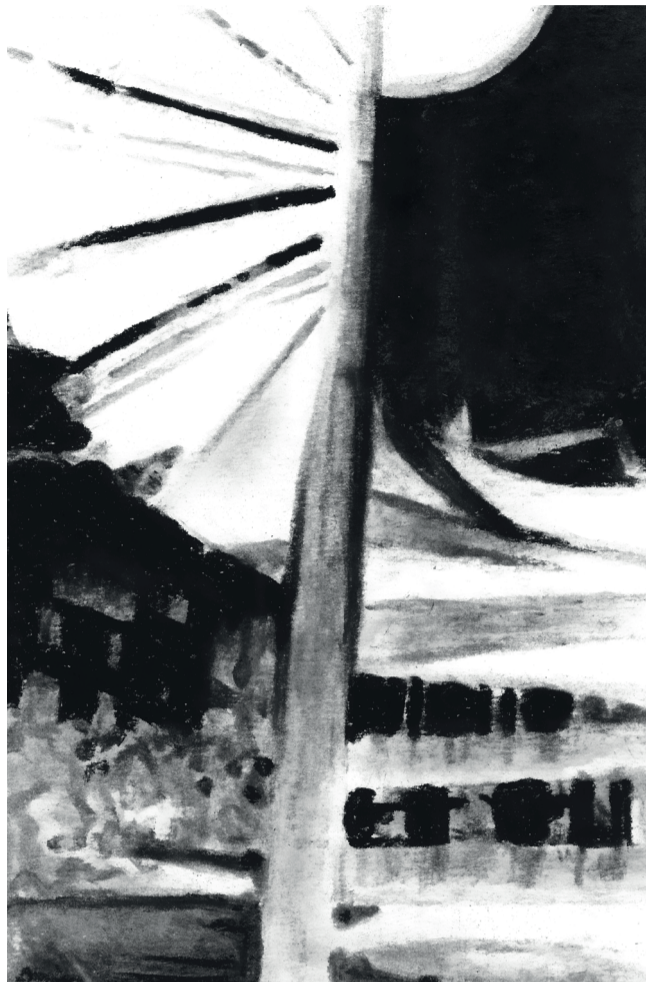
Face à l'indigence, le désespoir ou la maladie, prendre la fuite évite parfois d'avoir à provoquer un surcroît de malheur. C'est la leçon toute nietzschéenne de la Pitié dangereuse de Stefan Zweig.

CAMILLE TYSENS

Au sens propre, la fuite est une mise en mouvement du corps pour échapper à un danger. « Prendre la fuite » n'est pas autre chose que la manifestation, la réponse d'un instinct de conservation aux urgences des menaces qui surviennent. S'il en est ainsi, il n'y a aucun enjeu moral : fuir, c'est survivre. Ce sont les exilés pressés vers un *ailleurs* par les périls qui pèsent sur eux ; ce sont les déserteurs qui ne peuvent supporter plus longtemps la violence qui se déchaîne autour d'eux ; ce sont les combattants qui rencontrent l'ennemi ; ce sont les aventuriers qui croisent la route de bêtes hostiles. Impulsion impétueuse pour préserver l'intégrité du corps, la fuite apparaît également comme la voie ultime pour retrouver la santé et la tranquillité de l'esprit : ce sont, cette fois, les réponses faites à la banalité et à l'ennui ; aux regards réprobateurs et à la réputation anéantie ; aux désirs insatiables et aux émotions violentes. La fuite prend une allure moins dramatique quand, considérée en un sens figuré, elle signifie l'action de se dérober aux difficultés et aux devoirs qui pèsent sur les hommes, qu'elle se fait synonyme d'un manque de courage. Ce sont, finalement, la discussion que nous évitons soigneusement d'engager ; la décision que nous ne voulons pas prendre ; la table de travail à laquelle nous ne voulons pas nous asseoir. L'homme en fuite se désengage d'un *ici* et *maintenant* pour se tourner vers un horizon brumeux, encore indéterminé. Il ne s'agit pas là d'un voyage dont le mouvement aurait par lui-même un *sens* ou un *but*. Le principe du mouvement jaillit de ses entrailles, il est comme poussé à partir, il ne *peut* pas rester. Mais sa fuite est en même temps un aveu d'impuissance pesant : il n'a pas su lutter, et laisse d'autres avec le monde auquel il a renoncé. De ce point de vue, la vie après la fuite ou la vie dans la fuite sont marquées par le poids des remords, de la mauvaise conscience, de la culpabilité de s'être choisi soi, sa santé ou son confort. La fuite contient en elle le problème de la responsabilité d'autrui, du monde que l'on laisse derrière soi ; question posée par une conscience qui toujours demande : « fallait-il fuir, ou rester ? ».

« L'HOMME EN FUITE SE DÉENGAGE D'UN ICI ET MAINTENANT POUR SE TOURNER VERS UN HORIZON BRUMEUX, ENCORE INDÉTERMINÉ. »

Commencé en 1936 et publié en 1939, la *Pitié dangereuse* de Stefan Zweig (en allemand, « Ungeduld des Herzens », littéralement : « impatience du cœur ») retrace certains événements de la vie du personnage-narrateur, le lieutenant Anton Hofmiller. Répondant, dans les premières pages du roman, à l'invitation du très riche M. de Kekesfalva, il prend la fuite après avoir provoqué une crise de larmes chez la jeune fille de la maison : il l'avait invitée à danser sans voir que celle-ci se trouvait paralysée des jambes. Ayant envoyé des fleurs afin de se faire pardonner, il est sollicité pour revenir. Il se rendra désormais quotidiennement auprès d'elle, comme attiré par le sentiment mêlé de jouissance et de pitié que lui inspire la jeune femme. Après avoir donné l'espoir d'une guérison au père et à la fille, par incapacité à surmonter la peine que lui inspirait la souffrance de la famille, le lieutenant apprend qu'il est l'objet d'amour et de désir de l'infirmes - amour auquel il n'a pas la possibilité de répondre positivement. La déclaration de la jeune Edith cause la deuxième fuite hors de la « maison maudite », à laquelle succédera une troisième, provoquée par l'impossibilité d'assumer un en-



gagement pris sans trop de résolution. Retrouvant certains de ses camarades militaires au hasard de la nuit, il nie les commérages qui le disent fiancé à l'infirmes Edith. Il a déshonoré la jeune fille, il ne peut lui rendre son amour, il ne peut la sauver : les dernières pages du livre mettent en scène la fuite ultime d'Anton qui, d'abord veut se tuer et sera finalement convaincu par un supérieur de déménager afin d'échapper au pesant amour d'une infirmes.

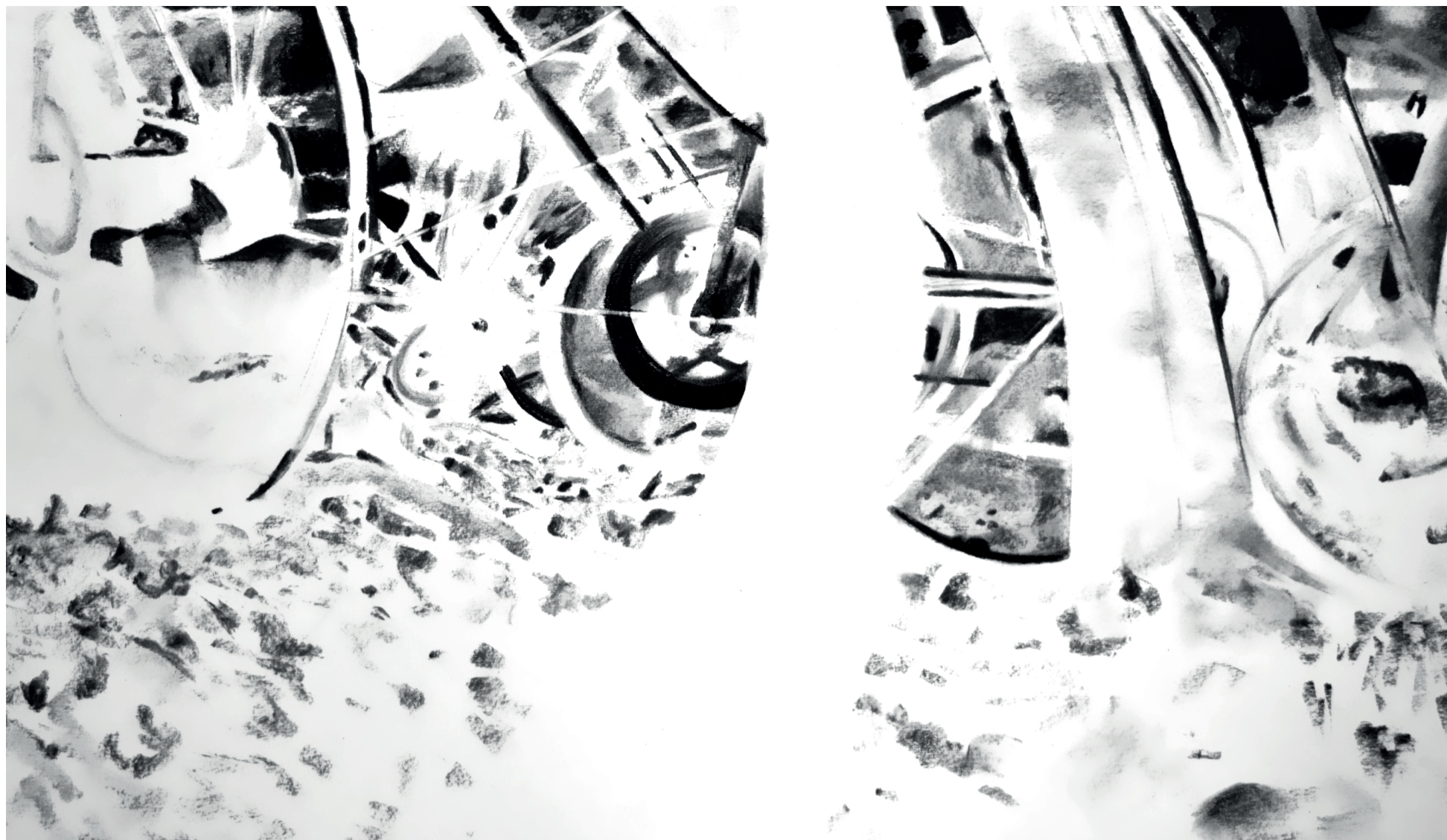
Les mouvements de fuite ne se font pas dans le silence, et le statut de personnage-narrateur donne une voix à la conscience d'Anton. Les départs précipités et les faiblesses du lieutenant trouvent leur racine dans sa pitié : il lui est insupportable d'assister, impuissant, à la souffrance toujours plus grande de cette famille. C'est que le lieutenant s'en sent absolument responsable, soit qu'il ne puisse rien faire pour eux, soit qu'il provoque lui-même les crises de larmes et les mouvements du cœur d'Edith. Opposant la pitié à la douleur, il croit qu'il est possible de rendre le monde supportable dans le partage de la souffrance. Résolu à se fiancer à la jeune infirmes pour alléger ses peines, il s'émerveille : « Ce soir-là, j'étais Dieu. J'avais créé le monde, et il était bon et juste. J'avais donné la vie à un être humain, son front brillait pur comme le matin, et dans ses yeux se reflétait l'arc-en-ciel du bonheur. J'avais couvert la table de richesses, de mets délicieux, de vins, de fruits, de fleurs. [...] ». Quelques lignes plus loin, pourtant, c'est la désillusion. La compassion, la participation à la souffrance d'autrui ne l'estompe pas, elle l'entretient, et sûrement ici, l'amplifie. Ne pouvant supporter la perspective de vivre éternellement une douleur qui n'est pas la sienne, il se ravise alors : « Je n'étais plus un Dieu, mais un petit homme insignifiant, qui faisait du mal avec sa faiblesse, avec sa pitié malsaine et destructive. [...] Je devais me porter à son secours, me précipiter derrière les autres, m'asseoir près de son lit [...]. La peur s'empara de moi, une peur atroce de ses yeux suppliants et exigeants, de l'impatience de ce cœur sauvage, de cette détresse que je n'étais pas en état de maîtriser. [...] Pour la troisième et dernière fois, je m'enfuis de la maison comme un criminel ». Anton a fui, au sens propre comme au sens figuré. Ne pouvant soutenir ces regards fatigués de douleur, il a fait croire à une guérison et à un amour possible, il a donné un sursis de bonheur aux désespérés ; et désor-

mais, il ne peut plus rien faire. Son mensonge s'écrase, la compassion n'a jamais été fusion, le voile se lève : la maladie, l'amour malheureux n'ont trouvé aucune réponse, ils durent, et le lieutenant Hofmiller s'en va.

Il y a sûrement un caractère absolument solitaire dans la souffrance : elle ne s'étend pas au-delà de la chair qui l'éprouve. La compassion n'est pas un partage : elle fige, dans une imagination douloureuse, l'expérience inatteignable du malheur d'autrui. Se faisant, elle conserve et renvoie sa douleur au malheureux, sans pourtant la guérir ou la comprendre, augmentant la joie du compatissant qui, dans sa bonne conscience, se figure rédempteur d'une partie des maux du monde. Inspirant Zweig, et se trouvant lui-même malade, Nietzsche présente ainsi la pulsion compatissante comme l'augmentation de son propre sentiment de puissance, comme l'acte de délivrance de ses propres tourments. Le miséricordieux n'agit pas pour l'amour de son prochain, mais pour son propre salut, sa paix intérieure. Pourtant la pitié ne sauvera pas, ici, de la mauvaise conscience : l'humiliation subie par Edith la conduit au suicide, et Anton s'engagera pleinement dans le premier conflit mondial, espérant par-là racheter un cœur hanté par ses fautes. Il espère y mourir et se venger à jamais de lui-même. Il y avait dans ses fuites le mouvement égoïste qui lui criait certainement : « tu n'en es pas capable, tu es incapable de supporter cette souffrance ». La peur de la mauvaise conscience, le sentiment de responsabilité, la jouissance trouvée dans la pitié ont pourtant toujours ramené Anton près d'Edith. Ils lui ont fait croire que la souffrance de l'autre s'allège dans la pitié sentimentale. Il fallait certainement s'éloigner pour toujours, comme ses jambes l'y portaient, car ce sont au contraire la force, l'amour véritable, qui savent consoler des chagrins de l'existence.

La critique nietzschéenne de la pitié, qui transpire dans l'œuvre de Zweig, n'est pas un rejet de la solidarité. Dans le roman, une force véritablement consolatrice est incarnée par le médecin de la jeune fille : le docteur Conord. Celui-ci est introduit par M. de Kekesfalva comme l'homme qui « ne vous abandonne jamais », comme celui qui prit pour épouse une aveugle après avoir échoué à la soigner. Le médecin, comme le soldat endurci, sont les voisins éternels de la maladie, de la mort, et ont mieux perçu qu'il n'y avait pas de fusion dans le malheur ; ils ont mieux vu aussi sa *nécessité*. La petite pitié d'Anton veut secourir *vite* parce qu'elle n'admet pas que l'injustice des douleurs, l'aveugle abatement des tourments corporels et spirituels soient, au même titre que les plus grandes et les plus belles joies, des fatalités de l'existence humaine. Le médecin distingue cette pitié, molle et sentimentale, « qui n'est en réalité que l'impatience du cœur de se débarrasser le plus vite possible de la pénible émotion qui vous étreint devant la souffrance d'autrui » d'une pitié « créatrice », qui est déterminée, « décidée à tenir avec persévérance jusqu'à l'extrême limite des forces humaines ». Cette deuxième forme de pitié implique une évaluation de la difficulté de la tâche, et une lucidité vis-à-vis de sa propre force morale ou physique - sa patience, son énergie, sa détermination, sa résistance.

Le véritable amour du prochain prend parfois le visage d'une fuite, puisqu'il est d'abord amour de soi. Cet amour ne préserve pas de la mauvaise conscience, ni ne supprime les maux humains : il travaille à accroître sa propre puissance, pour qu'un jour il soit possible de se tenir droit, de ne pas refuser le monde, sa douleur ; pour qu'un jour il soit possible de tendre véritablement la main, une main saine et qui élève. Mais il faut avoir la force de fuir si l'on ne sait rester, et il faut, dans sa fuite, accepter sa nécessité et sa laideur. Le « oui » à la fuite est le début du courage. ✎



DE NOTRE TENDANCE À LA CHIROMANCIE

Dans le devenir d'un point de fuite, c'est toute la tentation humaine du non encore advenu qui se joue, entre prédiction et divination.

CÉCILE PANTANELLA

Au pluriel, les lignes de fuite sont les lignes d'un même tableau, qui convergent vers une sorte de point aveugle de l'œuvre. Elles sont une incarnation picturale de la convergence des choses vers l'inconnu. Il en va de même dans l'existence, dans la chaîne de causes à effets, si incompréhensible qu'on l'appelle volontiers « le hasard ». Pourtant tout ce qui existe y trouve sa place et ajoute sa force de poussée ou d'inertie dans le flux, le scarabée bousier qui pousse laborieusement sa boule sur le chemin tout comme les plus grands décrets politiques de l'Histoire. D'où l'adage d'Héraclite, philosophe présocratique : « πάντα ῥεῖ », « tout coule », et son corollaire : « on ne se baigne jamais dans le même fleuve ».

Chaque chose s'inscrit en effet dans le plan général, dans une conspiration sourde de tous les éléments vers un but secret, si tant est que l'on fantasmait un but dans une démarche de lecture téléologique du monde. Dans le tableau, il est incarné par le point de fuite, où se trouve peut-être tout un *cosmos* dont la figuration est laissée au soin de l'observateur. De même dans la réalité, où l'on se confronte perpétuellement à un « après », mais lequel ? La présence des lignes est dissimulée dans le tableau par les verticales, les diagonales traîtresses, les tordues, les petites choses qui font comme si elles s'échappaient. Elles demeurent cependant prises dans le plan qui court tout entier vers *autre chose*, un inconnu qui n'est pourtant que la continuation de ce qui est déjà là. C'est précisément la convergence des lignes, leur fuite, qui donne cet inconnu comme un *pas encore connu*, un *à découvrir*. Si ce point est la fin infinie du tableau, il est par là même le point de départ de l'interprétation.

Nombreux sont ceux qui s'essayent à ce jeu d'illumination qu'est la prédiction. Que ce soit par des biais scientifiques ou magiques, institués, reconnus, ou d'autres marginaux et inspirant davantage de méfiance. Pronostics financiers émis par les *traders* de Wall Street, prédictions de diseuses de bonne aventure, aussi éloignés que ces deux exemples puissent paraître, ils partagent cependant une même appartenance : ils sont de l'ordre de la lecture des lignes. Celles de la main, ou celles des graphiques du cours du marché. Ils se différencient par le plan qu'ils essaient de lire, c'est à dire qu'ils choisissent un en-

semble déterminé de lignes, comme un sous-plan du tableau général, afin de prophétiser sur un sous-point de l'existence. Ce qui est dessiné sur le point aveugle est destiné à donner une ligne de conduite à ceux qui mettent leur foi dans ce qui est conjecturé. Or, l'exercice de notre libre-arbitre (bien que déterminé par les limites de l'existant) contribue à provoquer l'avènement des conjectures passées. D'aucuns sont tellement convaincus de cela qu'ils peuvent en venir à se méprendre sur la réalité, une fois qu'elle est venue se poser à l'endroit où l'on avait dessiné l'objet de la foi. L'expression anglaise de *wishful thinking*, « la pensée du souhait », donne la teneur de ce phénomène. C'est, pour citer un exemple resté célèbre, Christophe Colomb découvrant les Indes, et non l'Amérique, selon son propre *wishful thinking*. Ainsi, ce que Colomb avait espéré poser au-delà de l'horizon, demeure encore aujourd'hui et malgré son invalidité de fait, au cœur du langage. C'est l'aspect collectif et l'ampleur du fantasme qui a pu faire que l'on appelle toujours au XXI^{ème} siècle « Indiens » une partie de la population américaine. Plus l'idée rassemble de foi, plus elle est pérenne et peut avoir une existence concrète, malgré son caractère fictif.

La plus grande prophétie du monde occidental, colportée depuis deux millénaires, compte ses fidèles en milliards. L'Apocalypse est l'aboutissement absolu de la lecture chrétienne de l'humanité. Elle se pose comme l'étalon de la justesse des tracés que les existences individuelles dessinent au sein du monde. Cette justesse se mesure par rapport aux dogmes religieux, qui consistent déjà en une lecture particulière du monde. Cette lecture fait donc le choix de proposer un pré-tracé, un mode de cheminement à ceux qui se prononcent fidèles. Ce point de l'espace-temps qui m'est inconnu, auquel je reste aveugle, arrive - et il ne fait qu'arriver, perpétuellement - c'est le principe du devenir. Or, si je veux m'assurer que tout se passera bien pour moi quand on en sera là, il faut que je règle mes pas sur le bon *tempo*, et ce dernier m'est dicté par... la loi du marché, des valeurs éthiques personnelles, les conseils d'une gitane un peu barbu, ou l'Église. Considérer l'Apocalypse comme le point de fuite ultime de l'histoire du monde induit un certain nombre de préceptes. Mais surtout, la certitude intime - car de l'ordre de la foi - que le respect de ces préceptes sera vérifié, et donc, qu'il y a du sens à les suivre. C'est bien le point de fuite apocalyptique qui donne leur sens final à toutes les

lignes que trace la chrétienté. L'Apocalypse a une étymologie bien connue : du grec ἀποκάλυψις, elle signifie le dévoilement. Notre perpétuel mouvement (jusqu'à la mort, mais le sujet est bien trop obscur et nous préférons le laisser de côté encore un peu) nous fait toujours connaître quelque chose de nouveau, un événement, comme l'arrivée inopinée de tante Dounia un dimanche de gueule de bois, ou bien la couleur de cette fleur que je ne pouvais pas voir car le chat était devant. Prophétiser l'aboutissement absolu du monde comme une révélation est symptomatique de notre condition ignorante, bornée par l'horizon étroit de notre perception. Il y a du sens à se comporter « en bon chrétien », cependant la clé de voûte de ce sens demeure quelque chose qui reste encore et toujours à découvrir. Les trois grandes religions monothéistes partagent ce moment de révélation, de partage des justes et des méchants, soldé par la répartition des âmes. Moment qui ne va pas sans l'expression d'une colère divine, sévère et vengeresse. La façon dont on mène son existence est donc conditionnée, si l'on est de confession juive, chrétienne ou musulmane, par la promesse d'un jugement qui viendra lire le secret de notre propre tableau.

C'est la particularité du jour du Jugement pour les trois grands monothéismes : chacun agit en fonction de sa foi, mais le point final est déjà écrit, déjà décidé, et ce qui se joue n'est donc pas ce qu'est ce point final, mais la place que l'on y aura. Chacun tente de lire les événements du monde pour construire ce qui sera le sien propre, sa monade. Or, quand on est au beau milieu d'un tableau, comment assembler chacun des éléments sans se faire dérouter par les objets fuyants les lignes directrices, sans se perdre soi-même ? Lire les lignes, c'est toujours une opération risquée où l'on est sûr de viser à côté du point de fuite ou, plutôt, où l'on est peu sûr de viser juste. Les religions fondent leur succès sur cette incertitude. Il est toujours dangereux d'essayer de faire correspondre la réalité à ce dont on est assuré. Que ce soit pour le risque de se retrouver en porte-à-faux vis-à-vis du réel (les Indes ou l'Amérique) ou de se retrouver soi-même perdu sur une tangente dont le tracé ne correspond qu'à un fantasme. La justesse de notre place dans le tableau dépend de l'acuité de la lecture qu'on en fait, de l'interprétation qui oriente notre comportement. Et dans un tableau aussi vaste et chaotique que le réel, lire les lignes est une pratique qui se rapproche, pour le degré de certitude dont elle jouit, de la chiromancie. ✍



PROLONGER LE CADRE

Au cours d'une régates, de jeunes navigateurs plus ou moins aguerris font, à l'échelle réduite de cet événement, l'expérience des peines et des joies de l'existence. Tous doivent se rendre à la même bouée, et chacun utilise pour cela les ressources de sa pensée et de sa sensibilité, à la fois intimes et partageables. À première vue contraints par les limites du parcours, qui font écho aux deux extrémités de la vie elle-même, ils parviennent pourtant à emplir ce qui les entoure de signification, et ainsi, à prolonger les lignes du monde.

LISE ROSAY

Le troisième signal sonore vient d'annoncer l'imminence du départ. Ils sont maintenant des centaines de bateaux amassés sous la ligne. Plus qu'une minute : c'est largement suffisant pour abîmer une coque en cognant une autre, alors chacun donne de généreux coups de gouvernail pour éviter le massacre. C'est aussi l'occasion de se lâcher un peu : les participants bataillent joyeusement, ils s'inventent des frayeurs.

Celle du numéro 1218 est pourtant bien réelle. C'est sa première régates, il ne sait vraiment pas à quoi s'attendre, alors il imite les autres, et cherche seulement à ne pas dépasser la ligne de départ sous peine de disqualification. Mais il ne sait pas jusqu'où il peut encore s'avancer. Il a beau regarder les deux bouées jaunes, il ne parvient pas bien à imaginer la droite invisible qui les relie, à la distinguer clairement et surtout à la fixer dans son esprit. Elle bouge au rythme de la houle, elle ondule, elle n'offre aucune prise solide. Il voudrait aplanir la mer, l'immobiliser, lui demander d'interrompre ses mouvements sans fin. Mais la grande vie bleue, qui le porte autant qu'elle l'engloutit, est indifférente à son embarras, et il décide de rester largement sous la ligne imprécise, à l'abri de toute erreur, quitte à partir dernier. Il se dit qu'il faut avoir beaucoup de confiance pour faire partie des bateaux qui donnent involontairement les repères en prenant le risque de s'avancer plus haut, et comprend que la suite de la course plante ses germes avant même le départ. Il profite de la poignée de secondes qui lui restent pour récapituler les conseils de son entraîneur. La première partie du parcours consiste à contourner une bouée qui se trouve à des centaines de mètres plus haut. Pour l'instant, elle est quasiment invisible, et 1218 doit plisser ses yeux déjà bien gênés par la réverbération pour apercevoir une légère tache orangée posée sur l'horizon. Il sait qu'il ne pourra pas l'atteindre directement, en un seul bord, car elle est disposée face au vent. S'il allait tout droit, la voile ne se gonflerait pas, elle faserait, vide et inutile, incapable de donner au petit bateau un quelconque élan. Il faut donc l'approcher en plusieurs fois, en effectuant des changements de direction, des zigzags. 1218 sait qu'il doit pour cela virer de bord à plusieurs reprises, mais il ignore quand, à quels endroits. L'entraîneur lui a donné l'astuce : il faut suivre le cadre, une figure géométrique imaginaire, une sorte de losange situé entre la ligne de départ et la bouée face au vent, qui délimite le parcours. Sortir du cadre revient à sortir de la course et à perdre beaucoup de distance sur les autres bateaux. 1218 comprend tout cela, mais en théorie seulement. Car imaginer ce cadre représente une nouvelle difficulté, bien plus grande que la première. Comment tracer un losange sur une feuille aussi grande, et surtout, le ramener aux dimensions de son esprit ? Il a le sentiment qu'il lui faudrait surplomber l'ensemble du parcours, voler, pour pouvoir éventuellement le visualiser. Mais cela lui semble impossible à partir de son point de vue, qu'il trouve trop restreint, trop égaré.

Soudain pourtant il faut partir : l'arbitre vient d'annoncer le départ dans un grand coup de klaxon. 1218 sent les battements de sa montre étanche résonner contre son poignet, jusqu'à se confondre, à toute vitesse, avec son propre pouls.

Il a l'impression d'avoir déjà entendu ce sentiment ailleurs, à plusieurs reprises : c'est celui de l'urgence, de la précipitation, voilà qu'instinctivement il sait qu'il faut se dépêcher, et son sang semble d'accord avec lui, il se bouscule un peu au bout des poignets, comme pour reprendre le contrôle sur son esprit embrouillé et hésitant. 1218 s'engouffre dans la flotte, il gonfle sa voile en tirant sur la corde qui lui fait un peu mal aux doigts, il n'a pas encore de corne. Une fois la ligne franchie, chacun prend une direction différente, si bien que 1218 ne peut se situer vis-à-vis des autres, les distances potentielles se bousculent dans sa tête. Il ne s'agit pas seulement d'aller vite, mais de faire confiance à l'itinéraire que l'on s'est choisi. 1218 n'en a aucun. Il lance des regards au hasard, et fait presque semblant de chercher le losange invisible. Il fait appel à toutes ses capacités de représentation spatiale, trace dans son esprit des formes aléatoires, sans rigueur, et se résigne vite. Il a une furieuse envie de rompre ce maudit cadre en suivant sa propre direction, sans se retourner. Mais une mystérieuse autorité intérieure lui somme de finir la course, avec les autres. Il se sent alors atterrir dans une zone plus confortable, il avance à son rythme, il profite. Il se met à observer attentivement les concurrents : si certains semblent tout aussi perdus que lui, d'autres, malgré leur jeune âge, paraissent très sérieux, comme en possession d'un savoir inaccessible, d'un langage connu d'eux seuls. Pourtant, à mesure que 1218 les regarde, et sans même qu'il ne s'en rende compte, son visage aussi épouse les traits de la concentration. À son tour d'entrer dans son élément. En s'accrochant aux choses qui l'entourent, ses yeux les nomment, les relient, jusqu'à construire des phrases qui le recousent au monde.

Devant lui, le numéro 2049 semble avoir un compas dans l'oeil. Il sait exactement à quel moment changer de direction, et pourquoi. Il compte les pas de son bateau, évalue son avancée, dans son esprit le cadre apparaît nettement, il n'a qu'à suivre ses traits. Pour les dessiner en lui, il s'inspire, inconsciemment peut-être, des formes qu'il aime relever dans les livres d'architecture de son père. Pour lui, cette course est comme une page en relief. Il parvient aisément à estimer les dimensions du parcours, comme si celui-ci rétrécissait à mesure qu'il se le représente dans son esprit, jusqu'à atteindre la taille de sa chambre, pas plus. Les grands arbres et les immeubles qui tissent le rivage sont pour lui des repères aussi familiers que les aspérités du mur qu'il observe chaque soir avant de s'endormir. Devant lui, le numéro 1610 semble moins se préoccuper des limites du cadre, pourtant elle avance plus vite que les autres. Elle sait comment se placer dans son bateau et comment répartir son poids pour le maintenir en équilibre. Elle sent les inflexions du vent, elle les collectionne, elle anticipe les risées, ces petites rides qui foncent la surface de l'eau et annoncent un regain de puissance de l'air. Elle n'a plus qu'à les attendre et à se laisser porter par elles. Parfois, comme pour tester sa perception, elle ferme les yeux, et écoute le bruit des bateaux qui la suivent, afin de savoir s'ils se rapprochent dangereusement ou si la dernière rafale l'a définitivement propulsée bien loin d'eux. Le soleil lui réchauffe les épaules malgré l'épaisseur de sa veste imperméable, le sel qui a séché sur ses joues lui pique légèrement

la peau. À mesure qu'elle avance, les traits du monde se précisent, s'étendent, elle a l'impression que ses yeux s'élargissent. Elle semble aller à la vitesse même du vent, elle le filtre, c'est son moteur à elle. Elle se réjouit de sa liberté éprouvée, que les contraintes du cadre ne parviennent pas à réduire.

1218 s'imprègne de leurs gestes, et ne comprend leurs intentions que par éclairs, qui, dans l'envers de ses paupières, révèlent en négatif la montagne d'incertitude et d'ignorance qui les accompagne. Ces intuitions fugitives tracent sur cette falaise d'ombre d'infimes sillons, des prises auxquelles il peut précairement s'accrocher. Dans une bouffée d'air qui agit sur lui comme une révélation, il a le sentiment qu'il pourrait lui aussi fonctionner comme ses camarades inconnus. Il se sent lié à eux, dans un même réseau, comme si chacun avait une répercussion sur tous, il pourrait presque entendre leurs pensées. 1218 se penche vers l'eau claire. Son visage reflété dans le creux des vaguelettes, sur lequel déteignent à la fois les couleurs chaudes de son gilet de sauvetage et le souvenir, si vif encore, des mouvements des autres, lui révèle alors autre chose de lui-même.

Plus la flotte avance, plus le ciel qui la surplombe s'assombrit. Tous observent attentivement les nuages, à la fois inquiets et impatients : c'est la tentation de la tornade, du chaos. La mer blanchit. 1218 est un peu désespéré, il sent qu'il devra composer au rythme de la petite tempête. Il allonge tout son poids à l'extérieur du bateau pour le maintenir en équilibre, mais rien à faire, la voile si légère à terre pèse désormais des tonnes de vent impalpable, il chavire. La dérive lui assène un coup dans l'abdomen, qui lui dessine comme un boomerang rouge entre les côtes. La douleur ne dure qu'une seconde, elle se dissipe trop vite pour qu'il puisse la retenir, pourtant elle apparaissait si clairement. Des années plus tard, cette douleur, après avoir baigné dans sa mémoire et ébloui très brièvement, de façon anecdotique, certains instants de sa vie, reviendra, plus longtemps cette fois, et de la même couleur, lorsqu'il entendra un dernier claquement de porte. En attendant, il se hisse sur la coque capricieuse. L'eau a gonflé sa combinaison qui pèse sur lui comme une enclume. Épuisé, il retend sa voile, pour qu'enfin la vitesse retrouvée lui retire un peu de poids. Le grain est passé, 1218 va pouvoir rejoindre la flotte à son rythme, puis redescendre dos au vent vers la ligne de départ. Il lui reste encore du temps pour gagner quelques places, mais cela n'a plus d'importance.

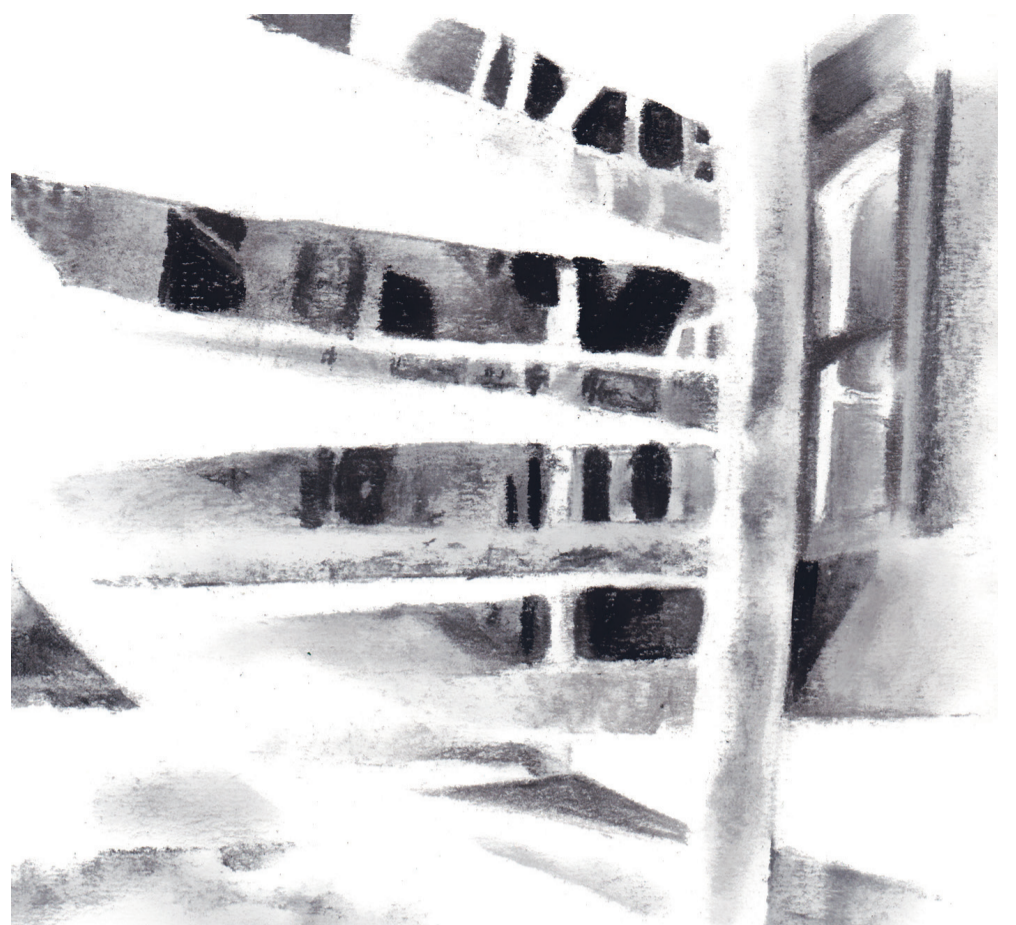
À l'intersection des deux parties du parcours, un homme d'une quarantaine d'années veille au bon déroulement de la régates et prend garde à ce qu'aucun enfant ne touche la bouée, au risque d'une pénalité. Il fait ça depuis plusieurs années, un dimanche sur deux, pour donner un coup de main, il quitte sa maison et roule jusqu'au point d'eau de son enfance, qu'il a tant exploré. À chaque fois, le même miracle se produit. Traversé par un sentiment à la fois souriant et douloureux, il regarde défiler, rien que pour lui, et à toute vitesse, comme si ce lieu alternatif conférait aux événements une existence augmentée, le concert éclatant de la blancheur des voiles. ✎

CADASTRE À CADAVRE

PAUL FOURCOU

Sur les hauteurs de Toulouse s'élève le cimetière de Terre-Cabade. On peut s'y rendre depuis la place Jean Jaurès, en remontant l'avenue Gabriel Péry. À l'approche du canal du Midi, on aperçoit les deux obélisques coiffés de pointes d'or qui en marquent l'entrée. L'impression de la ville s'efface, et une fois le portail passé, se dévoile un paysage de tombes où poussent palmiers et cyprès. Plongé dans le silence, cerné par les murs de pierre et les peupliers, les allées se succèdent avec les noms, les dates, les fleurs fanées et leurs homologues en plastiques. Entre les tombes anciennes que la mousse vient recouvrir et le marbre luisant posé sur les nouveaux occupants, je m'occupe en calculant de tête le temps qu'a laissé la vie à chacun. Il y a des enfants et des vieillards, des morts à la guerre et des morts tout court. Je lis les épitaphes en mots d'esprit, les indications sur la famille et la fonction. À l'écart des chemins, je m'étais habitué à m'asseoir sur une tombe où la seule inscription encore lisible disait « concession à perpétuité ». Elle n'est plus là, une tombe de marbre a pris la place. Il faut dire que cela faisait longtemps que je n'étais pas venu, les gens ont sûrement continué à mourir en mon absence et il a bien fallu les mettre quelque part. Quand la place vient à manquer, on déluge les oubliés, c'est logique. Mais l'idée de perpétuité que tout cela supposait me titilla tout de même. Je fis demi-tour en direction de l'entrée, préoccupé par la disparition de ma tombe bien aimée. Au fond, ça n'avait pas grande importance et je poserais tout aussi bien mes fesses ailleurs. C'est du moins ce dont j'étais en train de me convaincre quand je vis le gardien

du cimetière qui fumait là sa cigarette quotidienne. Je l'interpellai, me demandant en même temps comment formuler ma question. J'aboutis au pathétique résultat de « Dites, les concessions perpétuelles sont pas vraiment perpétuelles non ? » Le grand type me regarda de ses yeux bleus avec la cigarette au bec, sans rien dire. Il finit par me confirmer entre deux nuages de fumée que non, les concessions perpétuelles n'étaient pas perpétuelles. Apparemment peu disposé à la conversation, il partit chercher une fiche des tarifs de concessions de la commune de Toulouse. Il me tendit aussi une présentation du Code général des collectivités territoriales concernant les cimetières « si je voulais voir ça dans le détail ». Une fois les politesses échangées, il écrasa sa cigarette et je partis. J'appris alors qu'une concession pouvait être accordée pour 15, 30, 50 ans, ou à perpétuité, cette dernière étant de plus en plus rare du fait du manque de place. À Toulouse, 1200 euros pour la perpétuité tout de même. L'article L. 2223-17 concernait directement ma tombe « Lorsque, après une période de trente ans, une concession a cessé d'être entretenue, le maire peut constater cet état d'abandon par procès-verbal porté à la connaissance du public et des familles. Si, trois ans après cette publicité régulièrement effectuée, la concession est toujours en état d'abandon, le maire a la faculté de saisir le conseil municipal, qui est appelé à décider si la reprise de la concession est prononcée ou non. Dans l'affirmative, le maire peut prendre un arrêté prononçant la reprise par la commune des terrains affectés à cette concession. ». Ainsi ma tombe était-elle tombée dans l'oubli. L'ad-



ministration, comme je le lus ensuite, avait réduit ce qui restait de l'oublié en cendres, avant de les disperser dans le jardin du souvenir. Jardin du souvenir, c'est assez poétique, dans le genre mélancolie on fait difficilement mieux. Je me tournais en direction des obélisques et j'eus une pensée pour les pharaons. Je me dis que c'était tout de même un drôle d'au-delà administratif qu'on nous proposait là. Les articles R2223-3, R2223-4 et R2223-5 du Code général des collectivités territoriales, que je lus ensuite, renforcèrent cette impression : « Les terrains les plus élevés et exposés au nord sont choisis de préférence. Ils sont entourés d'une clôture ayant au moins 1,50 mètre de haut. Cette clôture peut être faite de grillage métallique soutenu, de 3 mètres en 3 mètres, par des

poteaux en fonte ou en ciment armé ; dans ce cas, elle est renforcée par un écran d'arbustes épineux ou à feuilles persistantes. Chaque inhumation a lieu dans une fosse séparée. Chaque fosse a 1,50 mètre à 2 mètres de profondeur sur 80 centimètres de largeur. Elle est ensuite remplie de terre bien foulée. Les fosses sont distantes les unes des autres de 30 à 40 centimètres sur les côtés, et de 30 à 50 centimètres à la tête et aux pieds. L'ouverture des fosses pour de nouvelles sépultures n'a lieu que de cinq années en cinq années. » D'un autre côté, ce n'est pas si mal. Proche du ciel, dans un coin tranquille, se décomposant dans son coin pour le temps d'un contrat et tant qu'on se souvient de nous. C'est sûrement là toute la transcendance qu'on mérite. ✎

LE MOT DE L'ILLUSTRATRICE

MATHILDE RECARTE-CONORT

J'ai travaillé à partir de photographies prises au sténopé. Le principe est celui de la chambre noire, où les rayons de lumière convergent vers un petit trou, puis se redéplient pour former l'image inversée dans la boîte. En comparant avec la perspective frontale, le sténopé est l'équivalent du point de fuite et ce qui se trouve dans la chambre noire est le prolongement des lignes de fuite. En dessin, jamais nous n'avons accès à cette continuité car la 2D nous limite au point de fuite. Le volume de la chambre noire permet cela. Les lignes continuent de fuir à l'intérieur et le négatif est la saisie de cette fuite. Une fois le négatif révélé, ce qui apparaît est à la fois familier dans les formes et pourtant étrange dans l'atmosphère. Ce sont nos bâtiments, nos arbres, nos escaliers, mais une nuit mystérieuse semble les avoir altérés. Les invisibles apparaissent, les droites se courbent, la perspective défie ses propres règles. Mes dessins à la pierre noire reprennent ces déformations du réel. Je supprime certains éléments, j'assombris ou j'éclaircis à ma guise, je tords l'espace un peu plus. La pierre noire est un outil qui permet d'avoir un rendu proche de la photographie argentique grâce à la profondeur de ses noirs et à sa texture diffuse, si bien que de loin il est difficile de distinguer la photo du dessin. Je trouvais intéressant de contourner les règles strictes de la perspective conique avec les déformations du réel de la photographie par sténopé.

ne pas confondre



ANTILOPE

DIRECTRICE	Bonilia Williams
RÉDACTEURS EN CHEF	Matthieu Lacombe, Annaëlle Hocine, Juliette Kirszenberg
PRÉSIDENT HONORAIRE	Mario Ranieri Martinotti
CHEFS DE RUBRIQUE	Justine Ghannad et Elie Beressi, Julie Lepecquet et Léopold Irion-Dewavrin, Lise Rosay, Camille Pradel de Lamaze, Martin Bernier et Thomas Brignol
DIRECTRICE ARTISTIQUE	Alice Dézert
RESPONSABLE SÉMINAIRE	Aurélien Macard
TRÉSORIER	Alexandre Crosnier
ILLUSTRATEURS	Lodi, Fair, Mathilde Recart-Conort
RÉDACTEURS	Bonilia Williams, Paul Fourcou, Justine Ghannad, Mélanie Laforestrie, Camille Tyssens, Cécile Pantanella, Lodi Marasescu, Roberto Tanaka, Emilie Jouve, Gaëtan du Peloux, Lise Rosay, Pauline Camus, Martin Bernier, Thomas Brignol, Thomas Ciboulet, Alexis Le Monnier, Achille Jade

Imprimé à Condé-sur-Noireau par Corlet Imprimeur SA

Association régie par la loi de 1901 : N° SIRET : 814 503 645 000 16

redaction.lagazelle@gmail.com

Facebook : Journal La Gazelle

